

011-165

LES AMIS de la POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (IV^e)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Opéra : 62-10

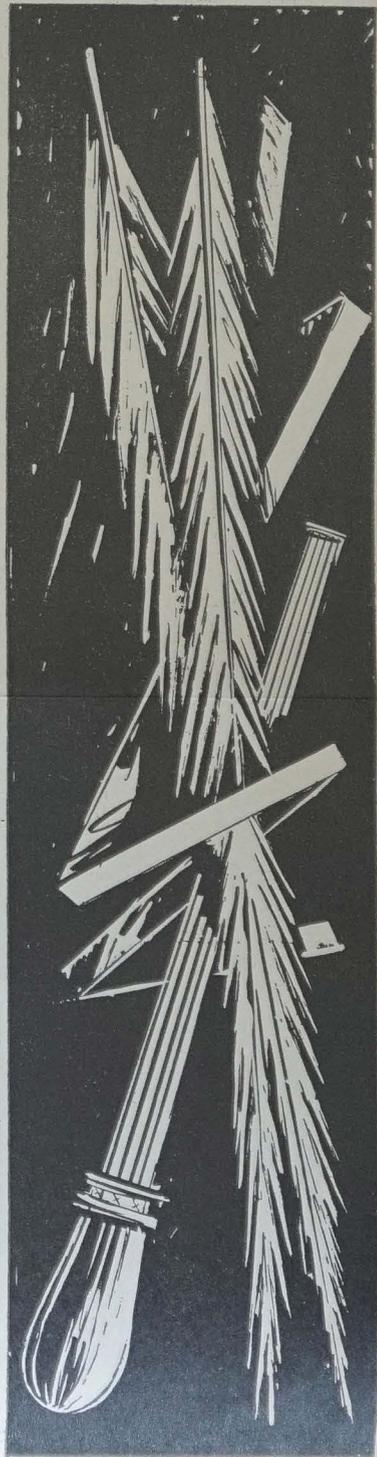
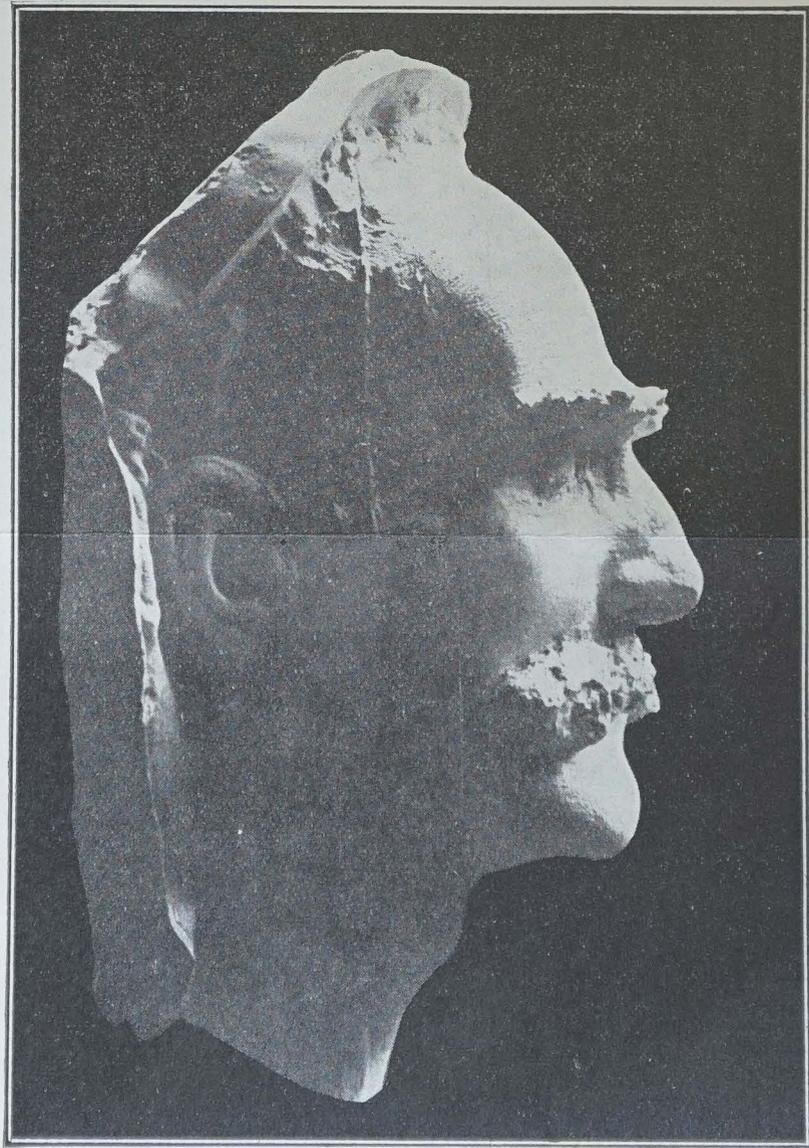
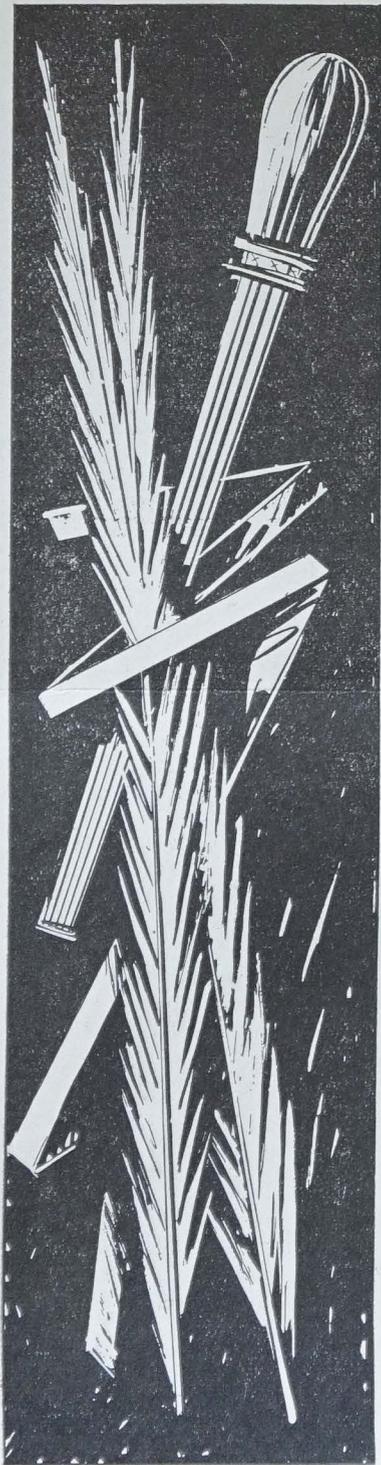
Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

Numéro consacré au **Maréchal Pilsudski**

XXXIX



XXXIX





Hommage à la Grandeur



Le 12 mai au soir, le peuple polonais s'est senti orphelin : son « Dziadek », son Grand-Père, comme il le nommait avec la familiarité de l'amour, venait de mourir.

Et le monde entier a senti le vide et le froid de cette disparition.

C'est que Joseph Pilsudski n'a pas été seule-

ment le libérateur de sa patrie, le rénovateur d'un pays écrasé par un siècle d'oppression, le sauveur de l'Europe, une haute figure historique. Il a été un homme qui fait honneur à l'humanité. Dans le cadre de l'histoire de la Pologne, et dans l'éclairage de son siècle, il est un de ceux qui exalteront éternellement les âmes. Il montrera aux hom-

mes de toutes races et de toute nationalités que l'on peut fixer à sa vie un but sublime, et l'atteindre. Il sera l'exemple de l'audace sans frein dans l'action, associée à la plus stricte discipline intérieure.

*
**

Qui se proposa jamais une tâche plus simple en son principe, d'une aussi prodigieuse complexité dans sa réalisation ? Libérer la Pologne !

Jeanne d'Arc a sauvé la France des Anglais, l'Italie a secoué le joug de l'Autriche. Mais il leur restait un coin du territoire pour appuyer leur effort; on pouvait de là se lancer de tout le poids de son âme et de son corps contre l'ennemi qui faisait face. La Pologne, elle, ne pouvait offrir à ses défenseurs un seul canton où ils ne fussent espionnés, menacés, traqués. Ses multiples oppresseurs les obligeaient à lutter à la fois au nord, à l'ouest, au sud, en transformant sans cesse leur tactique. A Pilsudski, il a fallu non seulement une foi en lui-même sans défaillances, et un enthousiasme toujours fougueux, mais aussi, et en même temps, la lucidité froide, aiguë, qui observe, soupèse, juge et calcule. Pendant la paix la prudence du conspirateur et son intrépidité, pendant la guerre la logique du stratège et l'audace du capitaine. En tout temps la clairvoyance de l'homme d'action, et l'inépuisable imagination du poète.

Ces vertus contradictoires, quand elles se coordonnent en une harmonie complexe et puissante, constituent le génie. Le plus souvent, elles se combattent sur le champ de bataille de l'âme, le déchirent, le laissent désolé et stérile. Que d'hommes, comblés de dons qui périssent par cette richesse même ! Pour les associer, les diriger, s'en servir, une force doit les dominer. Cette force, Pilsudski la possédait : nous l'avons vue tantôt resplendir en idéal, tantôt se présenter dure, compacte, inexorable comme un bélier, et nous la nommions alors volonté. Cette force était une idée, illuminée de rêves, lourde de décisions : celle de la Patrie.

Si simple, si pure en Pilsudski, cette idée l'a toujours entraîné à la victoire comme une étoile polaire, l'empêchant de se perdre dans la broussaille des doctrines, la forêt des événements, ou les marécages sentimentaux. Il est socialiste, tant que le programme du parti réclame la libération de la Pologne; il cesse de l'être quand le programme oublie cette base. Il accepte l'aide de l'Autriche, en 1914, pour essayer de délivrer la Pologne de son pire ennemi, la Russie. Mais il dissout lui-même les Légions qu'il a formées avec tant de peine, lorsqu'il les voit employées pour l'unique service de l'Autriche. Il préfère la prison allemande à la prestation de serment à l'Allemagne, mais il conclut un accord de non-agression avec le Führer afin d'assurer à son pays les années de tranquillité dont il a besoin pour préparer sa force militaire. Comme toute sa vie est claire, comme toutes ses décisions sont faciles à comprendre : Mais cette simplicité n'est souvent comprise que longtemps après, les spectateurs étant perdus, eux, dans le chaos de l'histoire contemporaine.



1915

*
**

Le rêve invraisemblable se réalise, la Pologne est indépendante. Mais Pilsudski la veut forte, pour qu'elle ne connaisse plus jamais l'esclavage.

Sa tâche reste aussi compliquée, aussi harassante que jadis. Le vieux soldat doit manœuvrer les pays voisins, dont les convoitises se rallument déjà. Il doit manœuvrer aussi des alliés ignorants, désinvoltes, qui exigent de la Pologne une soumission sans réciprocité...

En même temps, ce conspirateur, ce capitaine, se met à refaire la Pologne, veut la doter d'une solide armée, de saines finances, d'institutions qui lui assureront l'ordre et la prospérité. Il la trouve nue, ravagée, encore éblouie et chancelante de sa rentrée dans la lumière. Il lui communique sa fierté, la galvanise, la rend à elle-même. Et il se fait économiste, financier, technicien. Il veille à tous les détails. Qui s'étonnerait de son silence, de sa retraite ? N'a-t-il pas besoin de toutes les secondes de la journée, pour son énorme, son écrasant labeur !

*
**

Il nous plaît de le voir en modeste uniforme, dans sa petite villa de Sulejowek, ou dans le simple palais du Belvédère, qui n'est guère qu'une autre villa. Qu'il dédaigne toute pompe, c'est la

preuve qu'il est absorbé par son grand dessein. Il ne joue pas à l'homme désintéressé : il l'est avec la plus parfaite simplicité, sans même s'en apercevoir. Où donc prendrait-il le temps de préoccupations vaniteuses !

Ses fillettes sont bien simplement habillées. Elles ne sont pas gâtées. Auront-elles une dot ? Il leur laissera le plus prestigieux héritage de gloire.

Il a dans ses manières, ses mots, son allure, la spontanéité, voire la brusquerie des cœurs sincères. Il est profondément humain : il aime les pauvres gens pour lesquels il travaille, et il les traite rondement, comme ses frères. Un démagogue le flatterait : lui ne se départ pas de son naturel.

La sincérité de ses sentiments apparaît aussi bien dans ses « Mémoires », qui ont l'accent vif et chaleureux de qui s'exprime sans hypocrisie ni arrière-pensée, que dans ses apostrophes aux députés, quand il les juge inférieurs à leur tâche, et leur crache son mépris. Il est joie truculente, abattement, sursaut, parce que sa nature complexe ne saurait feindre ou dissimuler.

Cette vie intense et tournée vers l'idéal, agit



1920

sur les cœurs comme un aimant. Ses soldats l'adorent. Pour le servir, les femmes se font soldats. Il inspire une confiance illimitée, on se repose sur lui du soin de réfléchir, combiner, prévoir, et l'on a le cœur léger, pendant qu'il subit l'angoisse. Il est le Chef ! Riche de sa seule force morale, il aura transformé le destin d'un peuple.

*
**

La mort le talonne. Il la sent venir. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait jadis des études de médecine. Alors, il se hâte. Il faut qu'il ait donné à la Pologne la Constitution qui assurera sa vie toujours menacée par les ennemis de l'extérieur et par les fauteurs de désordre, une Constitution qui ne peut ressembler à nulle autre, car la situation de la Pologne est unique.

Et quand il n'a plus que quelques heures à vivre, et qu'il le sait, quand ses médecins lui interdisent de recevoir le délégué de la France, qu'il voulait voir à tout prix, alors, il ordonne à son Ministre, M. Beck, d'accueillir au mieux son hôte, sans avoir l'air de rien, pendant qu'il agonisera. Il rassemble ses généraux et pendant deux heures, leur dicte ses directives. Jusqu'à la mort, il aura servi la Patrie.

*
**

Le Maréchal Pilsudski repose maintenant dans la cathédrale du Wawel, près de Sobieski, sauveur de l'Europe, de Kosciuszko, suprême champion de l'indépendance, de Poniatowski, auquel « Dieu confia l'honneur des Polonais », de Mickiewicz, chef spirituel d'un peuple exilé et dispersé. Lui, leur héritier, il a rassemblé son peuple dans une même foi, a exalté son sentiment de l'honneur, lui a rendu la liberté, et a sauvé l'Europe.

Il résume toutes les grandeurs de la Pologne. Aussi, sur la plaine de Mokotow, le cercueil a-t-il passé en revue la jeune et superbe armée de la Pologne nouvelle. Aussi, son char mortuaire, a-t-il été suivi d'une nation en deuil, à laquelle s'étaient joints les délégués des Etats européens.

L'hommage de Paris lui a été rendu à l'église St-Louis des Invalides, sous les drapeaux de l'histoire de France, près des cendres de Napoléon.

Mais pour mesurer sa grandeur, oublions ce bâton de Maréchal, ces grands cordons d'ordre, cette forêt de statues... Evoquons un soir londonien, dans le brouillard, et l'étranger qui le traverse. Il porte un nom inconnu, sauf de la police russe, qui a mis sa tête à prix. Il est pauvre. Il a pour souvenirs ceux d'une triste enfance, parmi des insurgés vaincus, ceux d'une adolescence espionnée et brimée. Et puis, des murs de prison, des juges, l'attente de la mort. Ses amis sont au cachot, ou en Sibérie. Ses collaborateurs sont de pauvres diables, qui mènent dans l'exil une vie de bohème. Il passerait pour fou, il ferait rire, s'il disait son rêve.

Ou bien, imaginons à Paris, la salle de la Société de Géographie, un soir de février 1914. Elle est à demi remplie par les anciens élèves de

l'Ecole polonaise. Ils écoutent un certain Pilsudski qui leur annonce la guerre. Ils se laisseraient bien entraîner par son ardeur, mais la guerre, voyons, elle n'est pas possible ! Ils regardent ce prophète de malheur avec une curiosité sceptique, et lui voit bien aux regards qui s'éteignent, aux moues qui s'esquissent, qu'il est seul, seul, avec ses prodigieux desseins.

Quelques mois plus tard, voyez-le, dans sa marche contre les Russes, vers Kielce. Il regarde le feu d'un bivouac, mais ce qu'il voit, c'est cette poignée d'hommes qu'il a entraînés, démunis de tout, vivant de maraude, et qui vont rencontrer les formidables armées du tsar. Il pense qu'il a voulu soulever les masses polonaises du « Royaume », et qu'elles restent dans une morne apathie, laissant s'accomplir la mobilisation russe. Il entend les voix qui tournent en dérision son « aventure » ; il lui reste dans la mémoire l'écho de ses discussions et de ses marchandages avec les Autrichiens. De tels marchandages, plus âpres, il les pressent du côté allemand. Et comment se termineront-ils ? Par l'échec de sa tentative ? Par la prison ?

Ce dénuement matériel, cette solitude morale,

permettent de prendre mesure de Joseph Pilsudski : pour en avoir triomphé, pour avoir réalisé son rêve, de quelles difficultés invraisemblables n'a-t-il pas dû triompher !

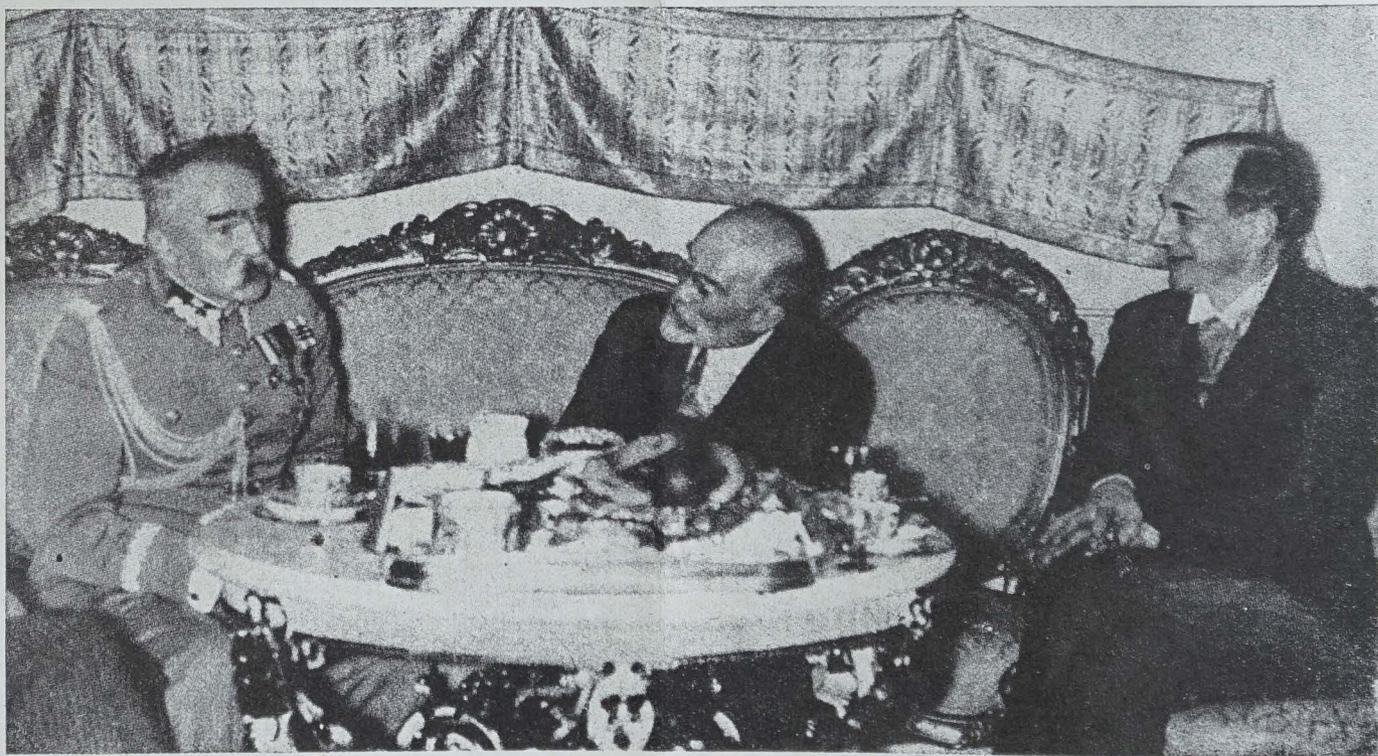
Et d'abord, il lui a fallu vaincre en lui-même tout ce qui était doute et découragement, il lui a fallu se forger une énergie sans défaillance, une vision aiguë, un jugement rapide.

La plus belle des statues ne saurait égaler l'âme que Joseph Pilsudski a sculptée en lui-même, dans le dur granit de son obstination lithuanienne, avec le ciseau du patriotisme.

*
**

Quand les grandioses funérailles ont été terminées, le Maréchal Pétain est retourné seul dans la crypte du Wawel. En silence, il a contemplé par la vitre de cristal du cercueil le visage mort aux yeux fermés. Le vainqueur de Verdun rendait hommage à Joseph Pilsudski.

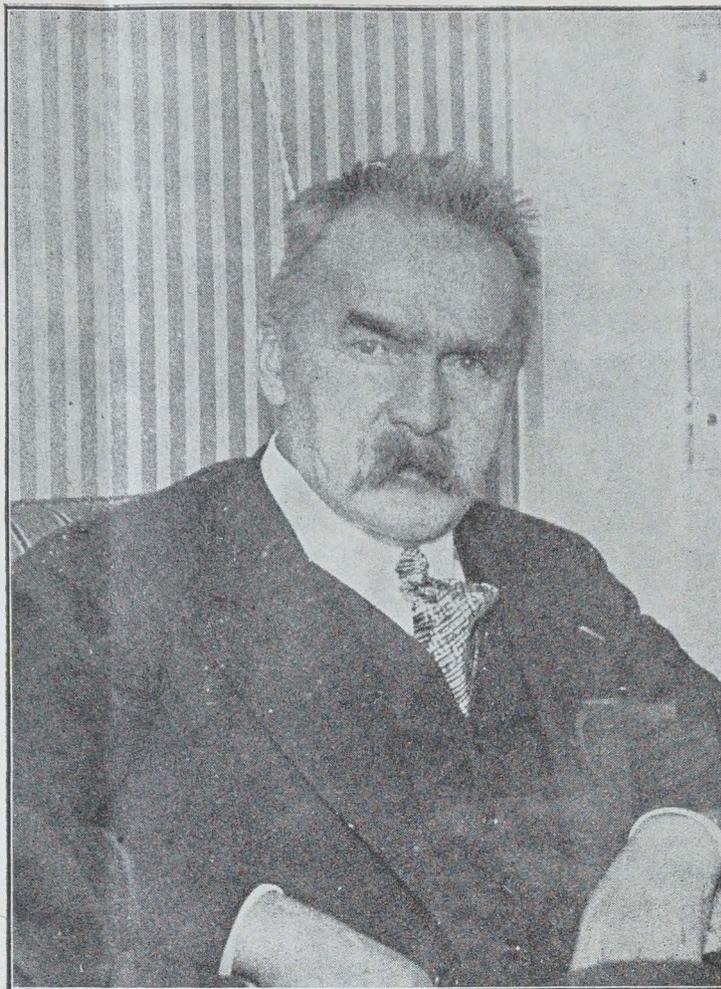
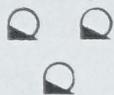
R. B.



LE MARÉCHAL, M. BARTHOU ET M. BECK

Le Suprême

Sacrifice



A GENÈVE

C'est en 1930 que commence réellement la période d'isolement de Pilsudski. Dans les questions de gouvernement, il s'occupe exclusivement de la défense nationale et de la politique étrangère. Il ne garde au Belvédère que quelques adjudants de service. Dans des cas particulièrement graves, le Premier Ministre, le Ministre des Affaires Etrangères, quelques importantes personnalités militaires sont reçus en audience, chacun à leur tour. Le Maréchal s'écarte de ses anciens amis, ne reçoit plus les nombreuses délégations qui demandent à être introduites auprès de lui, ne donne pas d'interview. Il se montre parfois dans les solennités officielles, passe des revues, et de temps en temps apparaît aux thés de la Maréchale. Mais ce ne sont là que de rares exceptions, après lesquelles il se plonge dans une solitude toujours plus complète. L'homme qui avait toujours aimé échanger ses pensées, plaisanter agréablement et vivre d'une vie ardente, s'enferma dans une solitude de moine, à l'inspectorat de l'armée et dans sa chambre silencieuse du Belvédère.

Cette résolution de se retirer du monde était le fruit d'une décision longtemps mûrie dans son esprit. Faut-il voir là une défiance à l'égard des hommes ? Ce serait trop naïf. Les désillusions que

lui avaient fait éprouver certaines personnes n'avaient pas réussi à tuer sa foi en l'homme, dans les Polonais, auxquels il donnait le plus beau rôle parmi les nations, qu'il aimait d'un amour désintéressé et ardent. Serait-ce que, lui, habitué à s'occuper des plus hauts problèmes de politique, il méprisait ces humbles obligations de la vie de chaque jour ? Non, cent fois non ! Le Maréchal, qui personnifiait l'ardeur de la vie, n'était indifférent à aucune de ses manifestations !

Mais il était grand philosophe.

Mieux que personne, il sentait le lien qui existait entre lui et son peuple. Mieux que personne, il comprenait que la réalité polonaise tournait autour de lui et de son travail, en un mot, qu'il était le symbole de la Pologne ressuscitée. Mieux que personne, il comprenait le danger qui pèserait sur l'œuvre accomplie, quand il ne serait plus là. Mieux que personne encore, il comprenait que la Pologne avait encore besoin de lui pendant au moins dix ans.

Un conflit dramatique se posa pour cet homme, qui se sentait de santé fragile, et qui se savait utile à sa patrie, pour de longues années encore. Comment résoudre ce conflit ? Est-ce que l'âme du Chef continuera à inspirer les masses, quand son corps

sera déjà au tombeau ? Peut-on diriger la vie de la nation, alors qu'on ne peut plus lui donner des ordres ?

Le Maréchal a résolu cet extraordinaire problème. Voilà la cause de son isolement.

Il a réduit de plus en plus sa présence matérielle parmi son peuple. Il a voulu diriger celui-ci exclusivement par son esprit. L'ami qui était venu chercher auprès de lui un conseil, une solution à des questions embarrassantes, était soudain abandonné à lui-même, et obligé de se tirer d'affaire tout seul. Par ce moyen, le Maréchal éveillait en lui l'esprit de décision et le courage des responsabilités. C'est de cette manière qu'il essaya d'entraîner la nation à prendre conscience d'elle-même et à se gouverner.

Depuis quelques années, le jour de la fête du Maréchal, célébré solennellement, était devenu jour de fête nationale. D'année en année, la vague des souhaits et des félicitations de tout un peuple qui déferlait au Belvédère pour rendre hommage au Chef vénéré devenait plus immense. D'année en année, l'amour de la nation pour son chef se changeait en une adoration telle que n'en connut aucun Chef d'Etat moderne. Et cependant, depuis des années, le Maréchal, — fait inouï — ne prenait plus part à ces fêtes organisées pour lui ! Et cependant, personne n'a su prendre sa place dans le cœur de son peuple. Toutes ces délégations et tous ces cortèges organisés autour du Belvé-

dère savaient qu'ils ne le verraient pas. Et cependant, d'année en année, ils venaient plus nombreux, plus ardents ! Et pendant ce temps, lui, à qui la Nation offrait l'hommage d'un enthousiasme tel que n'avait su en éveiller aucun roi, aucun chef humain, passait ce jour le plus loin possible du seuil de sa demeure, dans une solitude silencieuse...

Le 19 mars de ces dernières années, nous avons eu le témoignage le plus frappant des efforts que faisait le Maréchal Pilsudski pour apprendre à son peuple à régner sur ses propres sentiments, et du magnifique résultat de ses efforts.

Mais quel effort surhumain, sans exemple, de la part du Maréchal ! Quelle force d'âme pour écarter de soi les douceurs de la vie, pour se condamner à la solitude et au silence, afin de sauver la nation du danger qui résulterait de sa mort ! Pendant des années, se sachant près de sa fin, penser seulement à l'avenir de la République ! Se considérer seulement comme une valeur nationale, et oublier qu'on est un homme !

Le Maréchal a atteint son but au prix du plus sublime sacrifice. Sa consolation et sa victoire seront de voir tout un peuple plongé dans la tristesse du deuil communiant dans l'amour, et la fidélité à sa grande âme.

W. S.

(Kurjer Poranny.)



LA FOULE AUTOUR DU BELVÉDÈRE LE 14 MAI



Immortalité



Aujourd'hui, son âme inspire la nation et disperse les brumes. Tous, nous sentons que ce cœur pur entre les purs est avec nous, et chacun de nous, comme il ne l'avait encore jamais senti, se sent SON soldat, guidé par la main d'un chef invisible.

C'est dans des jours comme aujourd'hui que le mot « immortalité » prend pour nous tout son sens de vivante réalité. Car à mesure que s'accumulent les certitudes matérielles de la mort de Pilsudski — fait auquel notre esprit se refuse encore à croire, — maintenant qu'il gît, immobile à jamais, dans son tombeau, nous voyons la victoire de la vie sur la mort. Non! Il n'est pas vrai que Joseph Pilsudski ne vit plus. Ce qui est vrai, c'est que — châtement terrible qui nous est infligé peut-être en punition de ce que nous avons douté de lui, de ce que nous avons permis qu'il souffrit tellement à cause de nous, de ce que nous vivions insouciant, tandis qu'IL brûlait sa vie pour nous, et de ce que tant de fois nous avons manqué de force, de courage et d'endurance — nous ne LE verrons plus jamais! Mais aucune de ses pensées, aucune de ses actions, aucune de ses peines n'a été vaine; tout est en nous; et non seulement en ceux qui L'écoutaient et LUI obéissaient aveuglément, mais aussi en ceux qui ont lutté contre LUI...

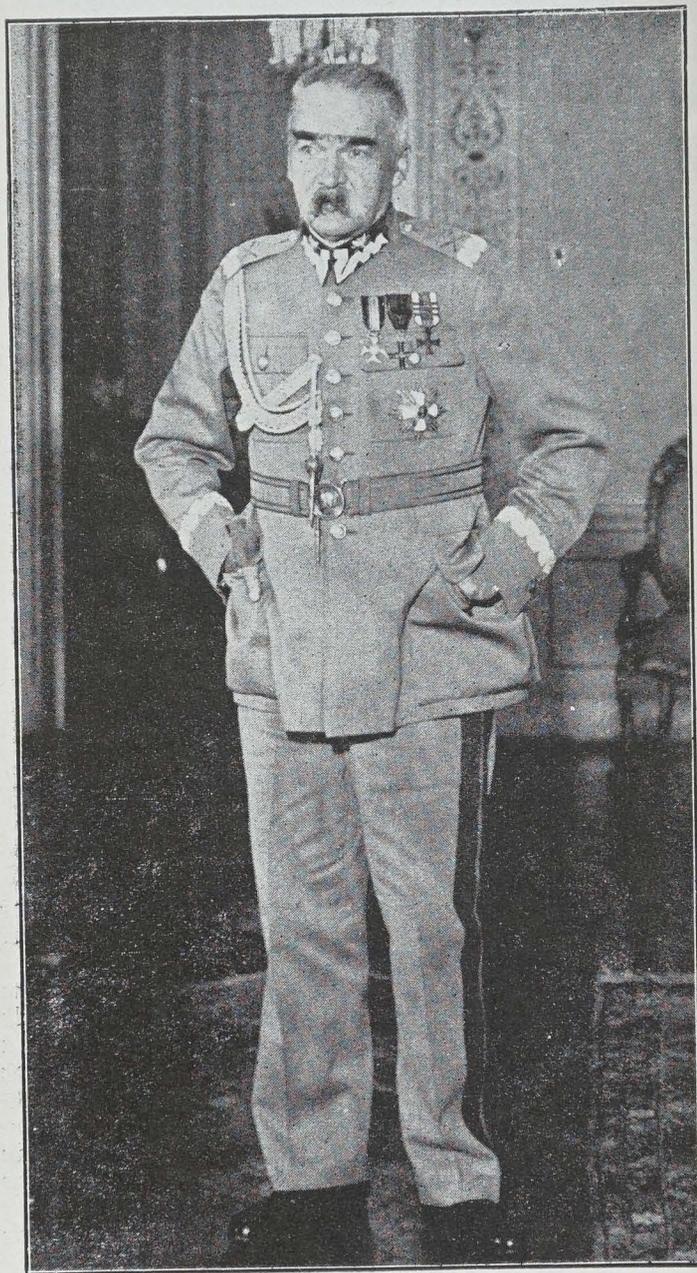
Les hommes comme Joseph Pilsudski ne viennent pas seulement au monde pour briller dans la nuit comme un météore et disparaître en laissant derrière eux les brouillards. Ils sont donnés aux peuples comme une lumière éternelle, comme une étoile qui montre la route, comme un livre de sagesse, et c'est dans le tombeau qu'ils remportent leurs plus grandes victoires.

L'enseignement, l'exemple de Joseph Pilsudski seront de plus en plus pour nous une religion, telle que l'a été pour nos aïeux la lutte pour la liberté de la Patrie. Ils pénétreront toujours plus profondément la nation, — idéal de force généreuse, de raison, de bonne volonté, de création incessante et de luttés, et créeront en son sein une unité toujours plus puissante, plus raisonnable et plus consciente.

Tous, aujourd'hui, nous pleurons: les uns au souvenir de leur jeunesse et des instants magnifiques et uniques que Pilsudski leur a donné de vivre; les autres sur eux-mêmes, sur leurs fautes et leurs faiblesses. Mais, quoiqu'il en puisse paraître, aucun de nous ne pleure sur la Pologne.

Jean LECHON.

Derniers Jours



1935

Depuis un an, le Maréchal avait complètement changé. Il fallait son immense force de volonté pour ne pas trahir les terribles souffrances physiques qu'il endurait, pour ne pas même s'en plaindre, et pour ne pas donner à son entourage des signes de faiblesse et d'épuisement.

Il y a un an, l'entourage du Maréchal remarqua le changement survenu dans les yeux de ce

dernier, autrefois bleu-pâle, et qui paraissaient maintenant couverts d'une buée.

Le Maréchal ne faisait absolument aucune attention à sa santé. Quand il était en train de travailler, il oubliait fréquemment l'heure des repas, et il est arrivé souvent qu'il passât toute une journée à l'inspectorat général de l'armée sans rien manger, prenant son premier repas dans la nuit. Il fumait énormément, plus de *cent cigarettes par jour*. Il buvait en grande quantité, non seulement du thé très fort, mais encore du café noir. Il dormait aussi bien le jour que la nuit.

En novembre 1934, pour passer la revue des troupes, Joseph Pilsudski arriva, non pas, comme les autres fois, dans une auto ouverte, mais dans une voiture fermée. Et ce n'est pas seulement son entourage proche, mais aussi le public des premiers rangs qui put voir qu'à un certain moment le Maréchal chancela et dut être soutenu par le Colonel Sokolowski.

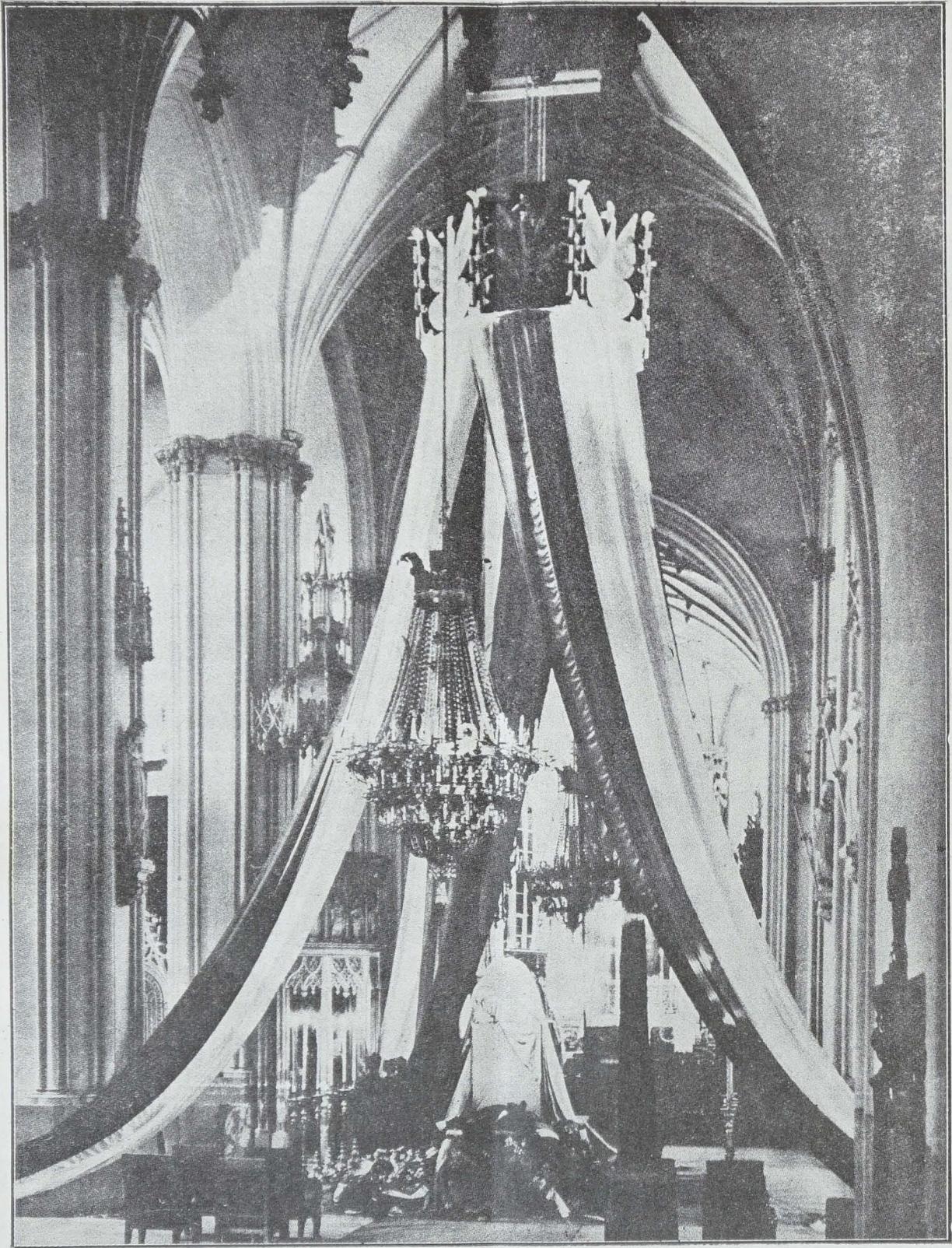
A partir de ce jour, Pilsudski commença à maigrir. Quand on lui demanda de consulter des médecins, il refusa.

Quand Lord Eden vint à Varsovie, Pilsudski, malgré de violentes douleurs, décida qu'il aurait avec lui une conférence, qui dura plus d'une heure. Et c'est lord Eden qui fit connaître à toute l'Europe le mauvais état de santé de Pilsudski.

Au début d'avril, le Maréchal lui-même émit cette opinion, qu'il devait avoir un cancer. On le mit au régime. Il mangeait de moins en moins, réduisant sa nourriture au strict minimum. Vers la fin, il se nourrissait presque exclusivement de compotes.

À Pâques, sa santé devint plus mauvaise. Epuisé par les souffrances et la diète, il finit par consentir à appeler plusieurs médecins en consultation avec le D^r Wenckenbach, venu exprès de Vienne. Le diagnostic des médecins fut terrible : les uns donnaient au malade quelques mois, les autres quelques semaines seulement. Le Docteur Wenckenbach, à qui l'on demanda de revenir vers le milieu de mai aurait répondu, paraît-il, qu'il doutait que sa venue fût encore nécessaire. Il vint, cependant, mais la situation était désespérée. Le Maréchal s'affaiblissait de jour en jour. Il n'aurait probablement pas pu supporter l'opération qui, si elle avait été faite à temps (il s'agissait du foie et de l'estomac) aurait prolongé une vie si précieuse pour la Pologne.

Le samedi matin 11 mai, l'état du malade empira. Le dimanche matin, le Maréchal parla pour la dernière fois aux généraux qui l'entouraient. À 8 heures du soir, l'agonie commença. Par moments, son regard était tout à fait lucide, par exemple quand la Maréchale entra dans la chambre avec ses filles, ou quand vint le prêtre. À 8 h. 45, le Maréchal soupira deux fois : c'étaient les derniers soupirs.



LE CATAFALQUE A LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN DE VARSOVIE



Varsovie en deuil



Dans la chapelle funéraire, dont les murs sont tendus de crêpe, règne un demi jour. Dans les angles se trouvent deux urnes d'albâtre voilées de crêpe, qui jettent un faisceau de lumière sur le catafalque.

Le haut catafalque, sur lequel repose le corps du Maréchal Pilsudski, est couvert d'un drap pourpre.

Les mains du Maréchal sont jointes comme pour la prière et tiennent une image de la Vierge d'Ostrobrama.

Sur un des degrés du catafalque, aux pieds du mort, est une grande urne de cristal teintée de bleu, où se trouve le cœur du Maréchal Pilsudski. Près de l'urne est la casquette de Légionnaire et le sabre de Maréchal.

Un degré plus bas, un grand aigle blanc se détache sur le fond pourpre du drap.

Devant le catafalque, trois drapeaux historiques, voilés de crêpe : celui des Insurgés de 1831, de 1863, et l'étendard des Légions.

Au pied du catafalque, autour duquel brûlent des cierges, une couronne de fleurs blanches offerte par les filles du Maréchal. Wanda et Jadwiga.

Officiers et sous-officiers, sabre au clair, et simples soldats, forment une garde d'honneur autour du catafalque.

Sur un fauteuil, au fond de la chapelle, est assise la Maréchale Alexandra Pilsudska, en grand deuil, entourée de ses filles et de sa proche famille.

Toute la nuit, jusqu'à l'aube, puis de l'aube au crépuscule, et encore la nuit suivante, la foule

a attendu pour rendre un dernier hommage à son Chef. Pendant ces trente-six heures, la cathédrale de Varsovie a vraiment été le foyer où se concentraient la pensée et les sentiments de tout un peuple. Pendant ces trente-six heures, la foule des pèlerins, riches et pauvres, vieillards et enfants, a défilé, venant de toute la ville et des plus lointains faubourgs.

A trois heures du matin, l'interminable file allait de la rue Saint-Jean, par la place du Château et la rue Podwale, jusqu'à la rue Piekarska. Et les gens arrivaient toujours.

A neuf heures du matin, les rues les plus proches de la cathédrale commencèrent à se remplir de la foule des enfants des écoles et des délégués des sections militaires des garnisons provinciales. La place du Château, la rue Podwale, la rue Senatorska, regorgeaient de monde.

Et cependant, la pluie tombe depuis le matin, les gens sont pénétrés d'humidité et de froid. Mais personne n'y pense. Tous gardent une immobilité impressionnante.

Par l'étroit passage de la rue Saint-Jean, à chaque instant de nouveaux groupes arrivent. Le long cordon ininterrompu se glisse sans bruit le long des murailles des maisons couvertes de crêpe, sous les voûtes tendues de drapeaux noirs. Ils entrent dans la cathédrale.

L'ordonnance du Conseil des Ministres demandant que les magasins drapent de noir le côté gauche de leur vitrine extérieure entre peu à peu en exécution. On rencontre toujours plus de personnes portant des brassards noirs. C'est ainsi que les hommes et les femmes manifestent la part qu'ils prennent au deuil national.



LE CORTÈGE FUNÈBRE A VARSOVIE

Presque tous les magasins de la capitale ont installé dans leur vitrine un étalage de deuil. Dans presque toutes les vitrines, un portrait du Maréchal laisse voir ses bons yeux qui contemplant la foule de sous ses sourcils en broussailles. Ces portraits sont presque tous différents. Autant de vitrines, autant de visages du Chef regretté.

Dans toutes les rues, les reverbères voilés de crêpe laissent passer une lumière sourde. Devant le tombeau du Soldat Inconnu, deux grandes flammes s'élancent.

(Gazeta Polska.)

*
**

Dès 5 heures de l'après-midi, sur tout le parcours du Bevedère à la Cathédrale qui s'allonge sur environ quatre kilomètres, la troupe en tenue de campagne formait une haie intranchissable, dégageant la large chaussée déserte et vide où devait passer le convoi. Cependant, de tous les coins de la ville la foule ne cesse d'affluer; elle formera bientôt une masse compacte sur les trottoirs, juchée sur des tabourets, des bancs, des échelles que chacun a apportés, formant des grappes humaines dans des fiacres et taxis garés aux carrefours, sur les marches des églises, aux poteaux télégraphiques, aux fenêtres, aux balcons et jusque sur les toits des maisons.

Le jour baisse et d'autant plus funèbre apparaît l'aspect de la rue. Et tout le long du parcours les globes des lampes électriques voilés de crêpe — toutes les autres lumières étant éteintes — jettent une faible lueur désolée. Dans la foule il y a des gens arrivés de la province, des lointaines bourgades, on en voit assis sur les trottoirs, sur leurs petits baluchons.

Et c'est ainsi sur tout le parcours. La façade de la cathédrale est recouverte jusqu'à 10 m. de hauteur de drap noir et sur ce fond se détache un immense drapeau national qui se déroule du haut fronton. Les vitraux de la cathédrale sont également recouverts de drap noir et, à l'intérieur, la lumière n'est projetée que par un immense réflecteur.

*
**

- Ce que fut la ville en ces heures poignantes, ce

que fut cet interminable cortège, nul ne saurait s'en faire une idée sans l'avoir vu de ses yeux.

L'impression la plus forte, émanant de toute cette foule qui, sur plus de cinq kilomètres, formait une haie compacte, serrée, c'est celle du silence. Et l'on comprend que parfois le silence exprime ce qu'aucune musique ne saurait exprimer: un morne abattement et l'engourdissement d'une ville tout entière.

Aussi, ce qui ouvre le cortège, c'est un tambour voilé de crêpe, qui fait entendre son roulement, aux sons qu'on dirait eux aussi voilés de crêpe, sons réguliers et inexorables.

Pas un accord de musique, aucune voix vivante, rien que ce roulement du tambour voilé et, à toutes les églises, les sons des cloches...

A la suite du tambour, un groupe de paysans de Lowicz, portant l'offrande de leur cœur: un petit édifice fait de chaume et surmonté de couronnes également de chaume, ceintes de crêpe. Et voici qu'on conduit le cheval du Maréchal, la bonne bête qui, peut-être, comprend. Puis, ce sont les couronnes portées par les officiers. On dirait que toutes les plates-bandes et tous les jardins de Pologne ont offert ce qu'ils avaient de mieux.

Apparaît ensuite la théorie des cornettes blanches des sœurs de charité, la bure des Dominicains et des Franciscains et, enfin, les blancs surplis du clergé, à la suite desquels éclate la symphonie violette que font les évêques ainsi que la pourpre cardinalice.

A ce moment du cortège, un bruit rompt le silence, qui plane si lourd et désolé: c'est celui des sabots de chevaux sur la chaussée, des chevaux qui traînent l'affût de canon sur lequel repose le cercueil.

Il paraît petit, recouvert du drapeau national, amoureuxment enveloppé dans ce symbole de la nation. Immédiatement après vient la famille et le Président de la République dont on voit se dessiner la haute stature et la belle tête blanche. Suivent les délégations étrangères, ainsi que les membres du corps diplomatique en uniformes de gala et la file interminable des délégations d'officiers, des régiments de toutes armes, ainsi que les représentants des associations et corporations diverses.

(Echo de Varsovie.)





La Dernière Revue



Il est onze heures. L'immense place de Mokotow fourmille de monde. La pluie vient de cesser. Dans quelques heures commencera la revue — la dernière revue passée par le Maréchal Pilsudski. La foule attend en silence. A l'entrée de la place, les officiers et les sous-officiers font la haie. Des poteaux disposés en demi-cercle pendent des drapeaux couverts de crêpe. Au sommet brillent les aigles blancs. Huit grandes tribunes contiennent un public qu'on peut évaluer à plusieurs dizaines de milliers de personnes. Les murs des tribunes sont voilés de crêpe. Elles sont encore désertes : on aperçoit seulement les uniformes aux couleurs vives de trois officiers japonais.

On entend un chuchotement : c'est la voix tremblante du speaker qui résonne au loin. Tous les yeux se tournent vers le même point : là, il y a moins d'un an, le Maréchal a passé en revue son armée. On a élevé à cet endroit un grand tertre de gazon, sur lequel se trouve un affût de canon. C'est là que tout à l'heure va reposer le cercueil du Maréchal. C'est de là qu'il va pour la dernière fois passer la revue de son armée.

En face de la tribune, sous des hangars, un

grand demi-cercle formé de drapeaux. Ces étendards, au nombre de plusieurs milliers, sont ceux des organisations qui ont contribué à l'indépendance de la Pologne.

La foule augmente toujours. Devant les tribunes, on aperçoit deux infirmiers avec des civières. Quelqu'un s'évanouit d'émotion. On aperçoit de nouveau des brancards. Derrière les tribunes, voici les ambulances de la Croix-Rouge et les infirmières au tablier blanc. 20 postes sanitaires sont en service. Derrière encore, les voitures de pompiers. Près de la tribune principale se trouve la grande voiture de la radio allemande et celle de la radio française, qui vont transmettre au monde le récit de la cérémonie funèbre.

Des heures passent, longues et lourdes. L'entrée de la place est maintenant interdite au public. Les cordons de police, la gendarmerie, l'armée ferment les issues. Le silence est impressionnant. Les nuages, de nouveau, couvrent le ciel, et il commence à pleuvoir. Un bruit léger s'élève. Le cortège funèbre est en marche. Par instants nous arrive la voix assourdie des speakers.

Toujours plus de militaires de toutes armes et

de tous grades. A droite de la plate-forme avec l'affût de canon, un groupe d'officiers monte la garde : arrivent le Maréchal Pétain, avec le grand cordon bleu de l'Aigle Blanc, le cardinal Kakowski, ainsi qu'une section d'infanterie avec le casque des troupes d'assaut. Le cortège approche de la place. Un escadron de cheval-legers du Maréchal Pilsudski vient se placer du côté gauche de la plate-forme, derrière l'affût de canon. Les troupes arrivent toujours plus nombreuses. Enfin, apparaît la tête du cortège. La foule semble pétrifiée. On aperçoit les écharpes de couleur, les couronnes de fleurs, dont l'odeur est si pénétrante qu'elle parvient jusqu'à nous. Que de fleurs ! que de fleurs ! Il y a des centaines et des centaines de couronnes. Le public des tribunes se lève. On aperçoit les décorations du Maréchal. Le cortège approche du tertre, auprès duquel on a amené le cheval du Maréchal, habillé de crêpe. Voici le clergé : prêtres au surplis blanc, évêques en rouge.

Et enfin, c'est le cercueil : les premiers rangs de la foule s'agenouillent. Les drapeaux s'inclinent. Les troupes présentent les armes.

Le général Rydz-Smygly conduit la Maréchale au pied du tertre où est élevée une estrade, salue, puis se retire. L'écharpe bleu-noir, le drapeau de la République Polonaise, le sabre et le bâton de Maréchal sont enlevés du cercueil, ainsi que la casquette grise de légionnaire. Un silence funèbre continue à régner sur l'immense place. Les officiers prennent le cercueil sur leurs épaules et le déposent sur le tertre.

Et tout d'un coup, il semble que cette atmosphère de deuil soit déchirée comme par un glaive. Il n'y a plus de place pour la tristesse : il n'y a plus qu'un peuple qui a juré de vivre et de mourir pour la patrie. Plus de mains jointes, plus de têtes inclinées ; mais des poings qui se crispent sur le sabre, des pas qui battent le rythme de leur force sur la terre durcie. L'armée du Grand Chef défile, force qu'il a laissée après lui et qu'aucune puissance humaine ne pourra détruire.

Le Chef attend. Ici, où tant de fois il s'est tenu debout, il repose maintenant. En face de son cercueil, un orchestre formé en carré. Une marche militaire éclate. Quarante hommes, comme un peloton, s'approchent. Ce sont des généraux, avec l'inspecteur général de l'armée en tête, le général de division Rydz-Smygly. Puis le général Sosnkowski, inspecteur de l'armée, conduisant les généraux marchant par quatre et au premier rang desquels vient, à droite le général Zeligowski, aux cheveux gris.

C'est maintenant le tour du chef de la revue, l'inspecteur de l'armée général de division Orlicz-Dreszer. Il salue par trois fois le cercueil. Les tambours voilés de crêpe battent la sonnerie « au champ » ! L'orchestre se place devant l'affût de canon, et tout le temps de la revue joue des airs qui résonnent tristement, semblables au son de la terre jetée sur le cercueil.

Voilà maintenant les délégations des divisions des Légionnaires. La première division des Lé-

gions s'avance, conduite par le général Skwarczynski. Elle porte les drapeaux des premier, cinquième et sixième régiments, décorés de « *Virtuti Militari* ». Ensuite vient une compagnie d'infanterie, puis la 9^e division de Siedlce, la 14^e division de Poznan, et la 19^e de Wilno, portant les drapeaux des régiments de fer de ces divisions, ornés de la croix « *Virtuti Militari* ». Les étendards s'inclinent devant le cercueil. Les yeux des soldats sont tournés vers le tertre : ils disent adieu pour toujours à leur Chef. Vient ensuite un peloton du 16^e régiment d'infanterie roumaine, dont Pilsudski est le commandant, puis la deuxième et la troisième divisions des Légions, héritières avec la première des grandes traditions des Brigades : et la 4^e division de Torun ; la 5^e re Léopol, la 6^e de Cracovie, la 7^e et la 8, la 10 de Lodz, la 11^e de Stanislawow, la 12^e de Tarnopol.

Les chefs des régiments saluent trois fois le cercueil : Les représentants des armées étrangères saluent les drapeaux qui défilent. L'un après l'autre passent les drapeaux des divisions et des régiments, d'abord les drapeaux de la 13^e division de Rowno, puis ceux de trois divisions de vieilles terres polonaises : 15^e division de Poznan ; 16^e division de Bydgoszcz, 17^e division de Gniezno. Ils sont entourés des chefs de régiments, en tête, derrière lesquels vient le porte drapeau, puis un peloton d'infanterie. A cent mètres du catafalque, les drapeaux s'inclinent, et passent ainsi devant le cercueil. Ainsi passent les drapeaux de la 18^e division de Lomza, de la 20^e division de Baranowicz. Le champ est littéralement couvert par les compagnies et les étendards de l'infanterie. Parmi les représentants des puissances étrangères se trouve le général français Faury, bien connu en Pologne pour avoir, pendant de longues années, été directeur des études à l'Ecole Supérieure de Guerre de Varsovie.

Les drapeaux défilent sans arrêt : 21^e division de montagnes, 22^e, 23^e et 24^e division, 25^e division de Kalisz, 26^e division de Sierkiewice. Le défilé est clos par la 27^e division de Kowel, la 28^e de Varsovie, la 29^e de Grodno et la 30^e de Kobryn.

Après les drapeaux d'infanterie viennent ceux des autres armes : une compagnie de marine militaire, d'aviation, d'artillerie, de gendarmerie, de l'intendance, etc., etc.

La foule innombrable, que domine le cercueil du Maréchal, contemple avec admiration le cortège imposant des représentants de l'armée polonaise.

On entend un grondement sourd : c'est une escadre de quatre grands avions qui viennent survoler le champ de manœuvre au-dessus du tertre.

Enfin commence le défilé de la fleur de notre armée, de cette célèbre cavalerie polonaise, en tête de laquelle vient un escadron de uhlans avec son orchestre. En passant devant le cercueil, l'orchestre porte à ses lèvres des trompettes drapées de crêpe, dont ils ne font cependant sortir aucun son. Trois fois, il porte à ses lèvres les trompettes pour une fanfare qui ne résonnera pas. On ne voit pas les petits drapeaux de couleur habituels

à l'extrémité des lances des uhlands : ceux-ci ont été remplacés par des cocardes noires.

Ce qui se déroule ici devant les yeux de la foule accourue de toutes parts, c'est le symbole de la puissance de la Pologne; c'est l'image de ce qui reste des souffrances, du travail et des pensées créatrices du Créateur de l'armée et du Chef de la Nation, qui n'est plus.

Les paroles prophétiques prononcées par le Commandant Pilsudski dans sa proclamation historique du 6 août 1914, nous reviennent à la mémoire. Il y a 21 ans de cela, 90 hommes, formant une compagnie, se jetaient dans la guerre mondiale pour la liberté des peuples : et c'était l'armée polonaise, cette armée aujourd'hui si belle et si forte! Devant le cercueil du Maréchal défile aujourd'hui

l'armée qui a reconquis les frontières de la Pologne, laissant derrière elle 40.000 morts, dont l'esprit plane sur ce champ de la dernière revue.

En silence, au son de l'orchestre, le défilé continue. A présent, c'est l'artillerie, cette artillerie qui a fait à son Chef le plus magnifique présent qu'on puisse imaginer : sur des positions découvertes à Wilno, elle s'est battue sans reculer d'un pas, jusqu'au dernier soldat et jusqu'au dernier officier...

Le ciel devient de plus en plus sombre, et le cœur de tous se serre toujours davantage.

La venue de l'artillerie lourde marque la fin du défilé. Les tambours battent lugubrement. La dernière revue du Maréchal est terminée.



A LA REVUE DE MOKOTOW EN 1933

Le Chemin de Gloire



Les organisateurs des funérailles avaient eu l'idée magnifique de faire porter le cercueil du Maréchal, pendant 150 kilomètres, de Kielce à Cracovie, par les Légionnaires. Ainsi, le Chef aurait refait, mort, la route glorieuse suivie en sens inverse en 1914, quand il partit de Cracovie avec ses fidèles pour entrer en Pologne dite russe.

Mais on craignit pour le corps les cahots de ce long trajet et des nombreux relais. Ce fut donc un train qui emporta le Maréchal. Mais les populations, dans leur piété et leur douleur, firent à leur « Dziadek » bien aimé, les funérailles les plus grandioses et les plus émouvantes. Dans la nuit, chaque station fut une halte inoubliable.

A Piaseczno, dès midi, malgré la pluie, la foule commence à s'amasser pour le passage du train funèbre. Un peu avant vingt heures, le public peut être évalué à dix mille personnes.

Dans un ordre parfait, les délégations des douze districts de la voïevodie de Varsovie attendent patiemment, avec leurs soixante-dix-huit étendards. Les enfants des écoles tiennent des bouquets de fleurs des champs. Le clergé, les représentants des autorités et les délégations des organisations d'anciens combattants sont aux premiers rangs. Un peu plus loin, les délégations des villages environnants, des églises protestantes et des synagogues juives.

Tout le long de la voie, jusqu'à la limite de la voïevodie, des pompiers placés de distance en distance, élèvent des torches allumées.

La partie de la voie ferrée où doit s'arrêter le train est marquée par deux hautes portes triomphales, sur lesquelles étincellent les armes de la République et de la ville. Dans la gare, sur un grand drapeau noir, le portrait du Maréchal et la croix « Virtuti Militari » sont éclairés par les réflecteurs.

Il est huit heures du soir. Il pleut. Soudain, un coup de sifflet éclate au loin. Dans le grand silence, on entend les halètements de la locomotive. Le train de Mort approche. Il entre lentement dans la gare. Derrière les wagons sombres, on aperçoit soudain une plate-forme éclairée, supportant un affût de canon sur lequel repose le cercueil couvert d'un drapeau. A la lumière des réflecteurs, les silhouettes de quatre officiers qui montent une garde d'honneur se détachent nettement sur le fond sombre. Le train s'arrête. En quelques mots coupés par l'émotion, le staroste dit adieu au Chef parti pour son dernier voyage. Un prêtre dit des prières. Puis, au son de l'orchestre funèbre, le convoi s'éloigne dans la nuit.

A Warka, petite station où le train ne s'arrête pas, la population des environs est venue en voiture et campe dans les bois. Des trains spéciaux

ont amené de Lowicz des paysans en costumes nationaux.

A Radom, plus de 50.000 personnes, le long de la voie, attendent le passage du train. D'un côté se trouve le 72^e régiment d'infanterie avec des torches, de l'autre les autorités du district, les membres du Conseil Municipal, les sociétés, etc. Une forêt d'étendards ondule au-dessus des têtes. Les lumières sont voilées de crêpe. L'orchestre annonce l'arrivée du train qui s'arrête bientôt, en face de l'autel improvisé. Après les prières du clergé, le train repart au son de la Marche Funèbre de Chopin.

A Zkarszysko, le train entre en gare à minuit. Deux cents étendards précèdent de nombreuses délégations. 5.000 personnes environ, représentant cinq districts, sont là. Le long de la voie, des dizaines de milliers de personnes s'échelonnent. Pendant l'arrêt du train, un prêtre célèbre la messe. Quand le convoi s'ébranle, on entend les sons de la « Première Brigade », tandis que dans la ville toutes les sirènes mugissent.

A Kielce, sur une longueur de plusieurs dizaines de kilomètres, le long de la ligne ferrée, la flamme des torches éclaire la campagne. La pluie a cessé. La population des environs attend depuis cinq heures du matin. On campe dans les champs, abrité par quelques huttes de fortunes faites de branches entrelacées. Des délégués d'anciens combattants, des élèves des écoles, des scouts et des éclairceuses aux uniformes trempés par la pluie arrivent toujours plus nombreux, les uns entassés dans les wagons, les autres même sur les toits des trains. Près de Kielce, les feux de deuil, allumés un peu partout, deviennent de plus en plus denses. On aperçoit de loin une lueur que le vent fait vaciller, tandis que les étincelles pétillent et que la fumée s'élève en taches blanches dans la nuit.

Kielce est inondé par la lumière des réflecteurs, et la gare illuminée disparaît littéralement sous la verdure. Les employés de Chemins de Fer, accompagnés des membres de la Société des Légionnaires avec leurs drapeaux, montent une garde d'honneur. Sur le quai sont massées les organisations et les diverses sociétés. On voit briller les baïonnettes des 2^e et 4^e régiments d'infanterie des Légions. La façade de la gare est ornée de drapeaux et de crêpe. La rue Sienkiewicz regorge de monde : bannières et étendards précèdent les membres des organisations disposés en rangs serrés, les sections marchant au pas. Des ordres brefs retentissent et de nouveau règne le lugubre silence d'une foule en deuil, dans la nuit obscure.



LE CORTÈGE FUNÈBRE DEVANT LA BARBACANE

Le Funèbre Décor de Cracovie



Dans le brouillard de la nuit, on distingue les sveltes tours des églises gothiques, les coupes dorées des églises baroques. Une lumière bleuâtre tombe sur les demeures historiques, la Barbacane, les vieilles murailles, la Halle aux draps. De la colline, le Wawel et la cathédrale contemplant la Cité-Acropole où dorment les grands hommes qui veillent sur la ville et le pays. Cracovie est enveloppée de brume et de crêpe. La capitale des rois attend dans ses murs le Maréchal de la Pologne ressuscitée, Joseph Pilsudski. Comme il y a peu de temps que le Chef bien-aimé était ici, vivant et agissant ! C'était en 1902. Cracovie était alors une petite ville. Pilsudski y commençait son œuvre difficile de conspirateur. Puis il a créé ici les débuts de l'Armée Polonaise, et

en 1914, c'est de là qu'il s'est élancé avec elle pour la lutte qui devait finir par l'indépendance de la patrie. 1919, Cracovie salue le Chef de la Nation. Il est porté en triomphe par la foule délirante d'enthousiasme. Puis, quelques années après, à l'occasion du Congrès des Légionnaires et de la venue du Maréchal Foch, le Maréchal Pilsudski revient à Cracovie. En 1927, il conduit au Wawel les cendres de Jules Slowacki. Enfin, il n'y a pas plus de deux ans, il est venu encore une fois à la fête de la cavalerie polonaise et a présenté l'armée polonaise au roi Jean Sobieski, qui a tressailli dans son tombeau. Aujourd'hui, toute la nation veut lui rendre un dernier hommage, les cœurs aimants veulent le voir pour la dernière fois. Cette nuit, Cracovie ne dort pas. Des foules innombra-

bles circulent dans les rues. A chaque minute, de nouvelles délégations arrivent de quelque coin de la Pologne. Les pêcheurs apportent avec eux du sable de la mer, les gens de Kalisz apportent de la terre de leur pays. De nombreuses délégations arrivent de Pologne et de Petite Pologne orientale. Dans la nuit, quarante trains sont arrivés; et cependant, beaucoup de voyageurs n'ont pas trouvé de place. Les gens sont venus sur le toit des wagons, dans des wagons de charbon, comme ils ont pu. Plusieurs centaines d'autos ont amené des délégations de mineurs et de Silésiens aux habits éclatants. De la voïevodie de Cracovie, les gens arrivent de toutes parts, à pied ou en voiture. Beaucoup n'ont pu trouver de place pour la nuit, malgré l'excellente organisation. Mais que leur importe ? Ils restent à la gare, sur des bancs, dans des cafés, et attendent avec recueillement l'heure de la cérémonie. Dans une intense émotion, ils attendent l'instant où le Chef entrera en triomphe dans la vieille capitale. Dans la nuit, déjà, les délégations ont pris leur place. Le public se place de chaque côté de la route que suivra le cortège. Mais le cortège ne passera que dans quelques heures. Et eux sont déjà là et attendent pieusement.

Sur tous les visages se lit la douleur et le recueillement. Sur la place du Marché, sur la vieille tour de l'Hôtel de Ville, un long drapeau de deuil, avec l'aigle stylisé des Légions, pend jusqu'à terre. C'est là que pour la première fois, après la fin de l'occupation autrichienne, l'armée polonaise a monté la garde. Sur une estrade drapée de pourpre, on voit une urne d'argent, dans laquelle brûle une flamme.

..

La route que suivra le cortège est certainement celle qui présente l'aspect le plus funèbre. La porte de la gare de l'Ouest est voilée de draps noirs sur lesquels se détache l'aigle d'argent. De chaque côté de la porte pendent des écharpes aux couleurs de l'ordre « Virtuti Militari », et aux insignes de la Croix de Guerre. Au milieu sont les initiales du Chef de la nation, entourées d'une cou-

ronne de lauriers. Sur le bâtiment principal de la gare, le long de la façade, des drapeaux aux couleurs nationales alternent avec des draperies de deuil. Devant la plaque de marbre en l'honneur du Maréchal, apposée sur la muraille intérieure de la gare, brille une flamme.

A la porte de la gare commence une véritable forêt d'étendards, qui se déroule tout le long de la route que suivra le cortège funèbre jusqu'au Wawel. Sur la place de la gare, les bannières de deuil et les drapeaux aux couleurs nationales s'entremêlent. On aperçoit aussi, au sommet de poteaux, des aigles et des couronnes de lauriers.

L'accès de la gare est barré par deux pylônes drapés de noir avec les armes de la Nation.

Les rues Basztowa et Dunajewski disparaissent dans le brouillard. Tous les reverbères sont voilés de crêpe. La rue St-Florian disparaît derrière des étendards noirs. Au Palais des Beaux-Arts, sur un cercle de pourpre qui se détache sur un fond noir, on a disposé un buste du Maréchal. A chaque angle de la place se trouvent de hauts pylônes noirs portant à leur sommet des aigles.

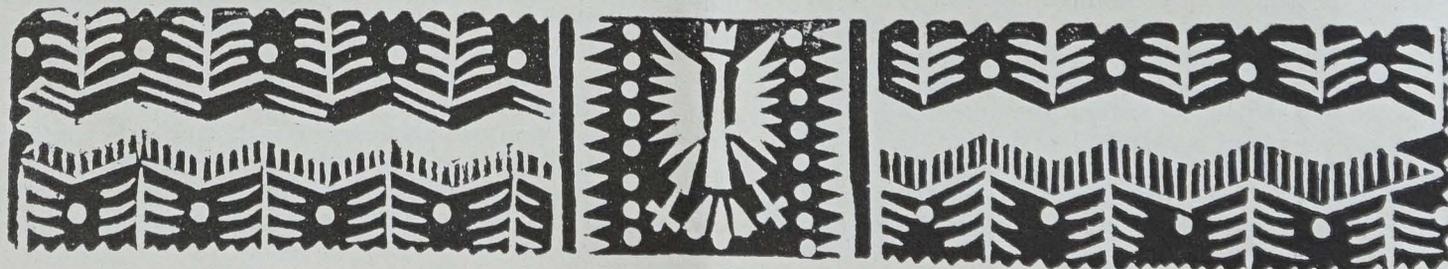
Sur la place du Marché, toutes les maisons sont tendues de noir. Une immense draperie sombre se déroule depuis le sommet de la tour de l'église Panna Marja jusqu'à terre.

Toutes les rues sont abondamment pourvues de drapeaux, jusqu'à la plus lointaine banlieue.

En face de l'Université, au coin de la rue du Maréchal Pilsudski, deux fanaux brûlent. Il y a d'autres flammes au lycée, et dans différentes parties de la ville.

Aux fenêtres de presque toutes les maisons sont collées des images de deuil spécialement éditées pour la circonstance; beaucoup d'entre elles sont entourées de cierges allumés.

Toute la nuit, on a travaillé à la décoration de la ville. L'orage qui avait éclaté vendredi après-midi avait causé dans nombre de points des dommages qu'il fallait réparer en toute hâte, ce qui augmentait la besogne. Plusieurs mats furent brisés, beaucoup de drapeaux et de transparents arrachés, mais les ouvriers travaillèrent avec ardeur.



La Suprême Cérémonie



LES PAYSANS CRACOVIENS AU WAWEL

La gare de Cracovie était magnifiquement décorée de crêpe, de couronnes et de fleurs.

A 8 heures du matin, lorsque le quai fut rempli par les personnages officiels attendant le convoi, le train blindé « Pilsudczyk » arriva silencieusement et vint se ranger sur une voie de garage. Un instant après, la Maréchale Pilsudska avec ses filles apparurent sur le quai. Puis, ce fut le tour du Président de la République.

Alors, le train funèbre arriva lentement, et s'arrêta devant le quai. La locomotive était couverte d'un drap rouge, sur lequel se détachait l'aigle blanc. L'on aperçut le cercueil brillant, sur une haute plate-forme. C'était un spectacle d'une grandeur et d'une majesté incomparables. Les généraux prirent le cercueil sur leurs épaules. L'archevêque métropolitain, Mgr Sapiéha, dit une courte prière, puis, au son d'une marche militaire, on le transporta sur un affût de canon qui attendait devant la gare.

Le cortège se mit en marche lentement à travers les rues de la ville. Les cordons étaient tenus par des soldats de toutes armes, portant tous le nouveau casque des armées polonaises.

Derrière l'armée, des deux côtés du cercueil, la

foule se pressait, foule bariolée, formée d'éléments les plus divers : la grisaille des habits des hommes était partout coupée par les couleurs éclatantes des costumes populaires de toutes les provinces de la Pologne. En outre, on apercevait les uniformes divers des différentes sociétés : chemises bleues des organisations de travail, chemises rouges des « sokols » ; vestes courtes des légionnaires, fréquentes, non seulement dans le cortège, mais aussi parmi le public.

La masse puissante du Wawel avec le monument de Kosciuszko était visible de loin. Les organisateurs avaient eu l'heureuse pensée de grouper au pied du monument du chef quelques habitants de Cracovie en costumes populaires. Il y avait là un ensemble de couleurs du plus heureux effet. Un peu plus bas s'étaient groupés des paysans de toutes les parties de la Pologne, dans un mélange des plus pittoresques. C'était une vivante manifestation de l'unité de la Pologne, visible, aussi bien pour les Polonais que pour l'étranger, qui ne pouvaient détacher leurs yeux de cette gamme de types et de costumes si originaux.

Le cercueil oscillait sur les épaules des généraux. Derrière la Maréchale et ses filles en grand

deuil, on apercevait les silhouettes du Président de la République et des trois frères du mort : Adam, Kazimierz et Jan.

Et de nouveau la tache éclatante des uniformes. En ordre alphabétique, d'après le nom de leur pays en langue française, venaient les personnages étrangers. Au premier rang, le Premier ministre Goering en costume de général, puis Lord Caven, le bâton de maréchal en main; le sobre uniforme bleu du Maréchal Pétain fait ressortir la rude et massive stature du soldat aux cheveux gris. Un peu plus loin, le Maréchal roumain Prezan.

Puis, les habits noirs : le Premier Ministre Slawek, les maréchaux de la Diète et du Sénat, le gouvernement, les maires des villes de Varsovie et de Cracovie. Ils sont suivis par les membres du corps diplomatique, eux-mêmes suivis par les professeurs d'Université et les juges en toge. Les représentants de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Littérature marchent en tête.

On voit encore les représentants des différentes confessions autres que la religion catholique, diverses délégations, et enfin commence l'interminable défilé des délégations d'officiers, de sous-officiers et de soldats. C'est là qu'on peut voir le témoignage irrécusable du chemin que nous avons parcouru sur la route de la création de notre force armée, œuvre qui tenait tant au cœur du Maréchal. Ces masses d'hommes et d'officiers remplissent nos cœurs de confiance et d'espoir en l'avenir de la patrie.

Ce n'est pas tout : il faut encore que s'écoule le flot des diverses organisations et sociétés, précédées par les délégations du Sénat et de la Diète. Cela dure jusqu'à onze heures.

A onze heures, le Président de la République prononce un discours devant la cathédrale, puis Monseigneur Sapieha accompagne le cercueil à l'église.

Sous la voûte royale de la cathédrale du Wawel se joue le dernier acte de la cérémonie funèbre. Dans un instant, le cercueil reposera à côté du sarcophage de ces héros qui ont bien mérité de la patrie polonaise. L'office funèbre, célébré par S. E. Monseigneur Sapieha, commence. Pendant la cérémonie, les gens du cortège qui n'avaient pu

trouver de place dans l'église défilent devant le catafalque. Les prières se déroulent en latin, et aussi en vieux slave selon le rite uniaste. Les prières terminées, la grosse cloche du Wawel s'ébranle lentement, et ses sons funèbres se répandent dans l'air endeuillé.

Qui a entendu les sons de cette cloche ne l'oubliera pas de longtemps. Il y a dans ses tons une majesté et en même temps une lamentation qui transpercent le cœur, et qui s'accordent avec l'atmosphère de grandeur qui règne au Wawel.

Le Wawel et la cloche Zygmunt, ce sont pour tout Polonais deux choses inséparables, qui lui rappellent les plus glorieux moments de son histoire.

Puis, éclatent dans l'air les cent un coups de canon que l'on tire toujours pour commémorer les événements extraordinaires. L'écho résonne lugubrement dans les vieux murs de la cité. Le cercueil, porté par les généraux, descend dans la crypte Saint-Léonard. La famille et un groupe d'intimes l'accompagnent. Le cercueil est déposé au centre de la crypte. Toutes les têtes s'inclinent en signe de respect et de regret.

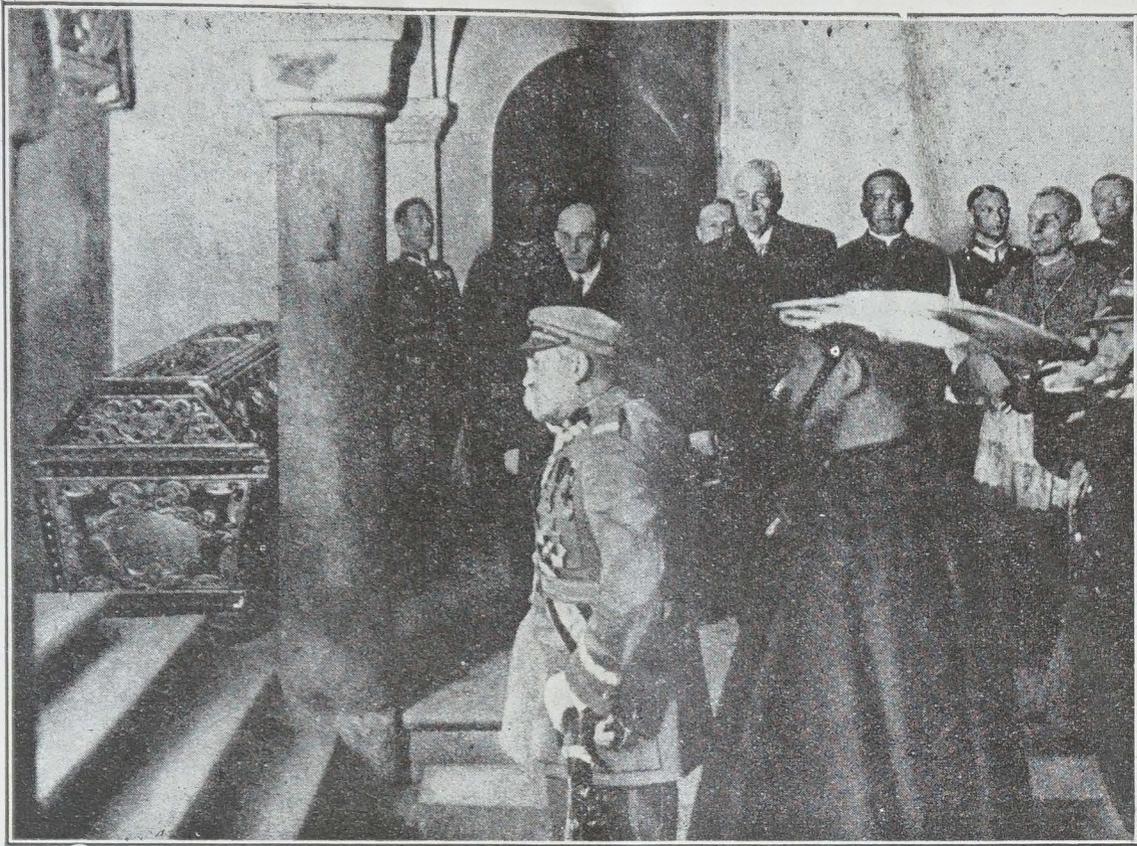
Le Maréchal repose dans un cercueil d'argent. Il est habillé de l'uniforme bleu qu'il portait habituellement, avec les insignes de son grade dans l'armée. Trois décorations militaires : « Virtuti Militari », la « Croix de l'Indépendance » avec le glaive, et la « Croix de Bravoure » avec trois palmes, ornent sa poitrine. Le Grand Cordon de « Virtuti Militari » a été donné au Chef de la Nation, et le bâton de maréchal, au vainqueur de 1920.

Il tient à la main une image brodée de la Vierge d'Ostrobrama, dont il ne se séparait jamais.

Le mort est enveloppé dans les plis d'un drapau aux couleurs nationales. Le cercueil porte l'inscription suivante : Joseph Pilsudski. Près de lui est déposé une urne contenant de la terre de Vilno.

Un instant après, le mort reste seul. Avec ce cercueil d'argent, Joseph Pilsudski a fermé le cycle de sa course terrestre. C'est à Cracovie qu'il a commencé le combat pour la délivrance de la patrie; c'est à Cracovie qu'il est revenu, une fois la bataille terminée, dormir son dernier sommeil.





LE MARÉCHAL PILSUDSKI DEVANT LE TOMBEAU DE SOBIESKI (CRYPTE SAINT-LÉONARD AU WAWEL)



LE CERCUEIL DU MARÉCHAL PILSUDSKI DESCENDU DANS LA CRYPTÉ SAINT-LÉONARD, PAR LES GÉNÉRAUX

La Nation en deuil



Rien n'aura manqué aux funérailles du Maréchal : ni les pompes officielles, ni les foules accourues au passage du cortège, ni les larmes versées en silence par tous ceux que la distance, la pauvreté, la vieillesse ou la maladie ont retenus loin du cercueil du Père de la Patrie.

Ses adversaires politiques lui ont noblement rendu hommage. Paderewski a télégraphié à Madame la Maréchale Pilsudska : « Bien que je vous sois inconnu, je me permets de vous prier d'accepter l'expression de ma profonde sympathie et de ma douleur à l'occasion de la perte cruelle que vous et la nation polonaise venez de faire. »

Et au Président de la République : « De tout cœur j'aurais voulu être à Varsovie pour rendre un dernier hommage à Celui qui, il y a des années, à l'aube de notre indépendance, m'appela au service de la Patrie ressuscitée. »

La presse d'opposition, tout entière, s'est inclinée gravement devant celui qui incarnait la Patrie, sauf, pourtant, un seul journal, qui a perdu de ce coup ses lecteurs et son existence.

Dans les villes ont eu lieu des cérémonies grandioses, où sont accourus tous les citoyens, pour communier dans le souvenir du grand mort. Cette province de Poznanie, qui bouda longtemps Pilsudski, n'est pas la moins ardente à célébrer ses hauts faits.

Ainsi, à Torun, une imposante manifestation a eu lieu à l'occasion du départ des différentes délégations de Poméranie pour l'enterrement du Maréchal Pilsudski. De mémoire d'homme, Torun n'avait vu une telle foule dans ses murs.

A huit heures, sur la place du Marché de la Vieille Ville, commencèrent à se rassembler les délégations, les organisations et les sociétés des différentes villes de Poméranie avec leurs drapeaux. Les enfants des écoles faisaient la haie de chaque côté de la rue que devait suivre le cortège jusqu'à la gare des chemins de fer. Au son des tambours, le cortège se mit en marche, ayant à sa tête le *wojewode* de Poméranie, M. Kirtiklis. Derrière le groupe des représentants des autorités, des administrations et institutions se rendant à Varsovie, se trouvaient environ 200 drapeaux de diverses sociétés. Ensuite venaient toutes les sociétés de Torun, sans exception. Aux fenêtres des maisons privées, aux vitrines des magasins étaient exposés des portraits du Maréchal Pilsudski entourés de cierges allumés. A cette manifestation de deuil, qui se déroula à la lumière des réverbères voilés de crêpe, prirent part plus de 20.000 personnes qui, dans un profond silence, accompagnèrent les délégués partant de Torun par un train spécial à 22 heures.

Essayons d'imaginer toute la Pologne, et non seulement Varsovie et Cracovie, dans son appareil funèbre, tous les Polonais un crêpe au bras, le

front baissé, le cœur lourd. Les cloches sonnent le glas dans tous les clochers. Les sirènes de toutes les usines mugissent. Plus de concerts, plus de voix joyeuses. Partout des sanglots, des foules en prières.

Au pays Houtsoule, les paysannes ôtent leur fichu rouge, s'encapuchonnent de noir : jamais elles ne l'avaient fait.

A Gdynia, on trouve sur la berge des vêtements d'homme et un testament : « Le Maréchal n'est plus. Je ne peux m'imaginer la vie sans lui. C'est pourquoi je me donne la mort. Signé : François Spychaj, 21 ans. » D'autres suicides sont signalés. C'est que le Maréchal était aimé de grand amour. C'est que sa tyrannie, comme on disait à l'étranger, était celle de l'amour.

Mais les âmes saines, — les autres sont l'exception, — ne pensent qu'à continuer l'œuvre du Maréchal. « Nous avons passé trois nuits sans dormir, nous confiâmes un haut fonctionnaire polonais. Pour être ensemble, sans dire mot, mais en pensant à Lui. Et dans la journée, nous travaillions de toutes nos forces, sans laisser passer un détail pour nous sentir dignes de lui. » De tels sentiments, dans un milieu où se trouvent d'habitude les hommes les plus blasés, en disent long sur les sentiments polonais à l'égard du Maréchal...

Les initiatives les plus diverses, les plus jolies, surgissent de partout. La ville de Lodz propose de fonder une vaste bibliothèque, en mémoire du Maréchal, et vote un demi-million de zlotys à cet effet.

Sur l'initiative de la Société Polonaise des Tattras, le samedi 18 mai, le long de la chaîne des Tatras, de Cieszyn à Czarnohora, des feux de deuil ont été allumés à huit heures du soir, annonçant ainsi la mort du héros par une chaîne de flamme !

La Ligue Routière a décidé d'entourer d'une protection spéciale la route historique Cracovie-Kielce-Varsovie-Wilno, qui portera désormais le nom de Route du Maréchal Pilsudski.

...Mais comment songer même à énumérer ces initiatives, jaillies de cœurs profonds ! Les colonnes des journaux polonais en sont pleines, débordantes. Chaque jour en naissent de nouvelles, plus touchantes les unes que les autres. On est ému aux larmes, de voir ces Polonais accablés par l'oppression, la guerre, la reconstitution nationale, la crise économique, et dont on connaît la vie de dures privations, sacrifices quotidiens, trouver pourtant des sommes considérables pour glorifier leur cher mort.

La Pologne est toujours la généreuse Pologne ! Ces feuilles de journaux constituent, dans leur style télégraphique, une des plus belles pages de l'histoire contemporaine, et même de l'histoire de l'humanité.



LE MARÉCHAL PILSUDSKI REMETTANT AU MARÉCHAL FOCH L'ORDRE VIRTUTI MILITARI

L'Hommage de la France



La France se joint à la Pologne pour élever un Tumulus à la mémoire du héros

Il n'est guère de ville polonaise qui ne possède déjà une statue du maréchal Pilsudski.

Cracovie a voulu lui élever un monument semblable à celui qu'elle a consacré à Kosciuszko : un tumulus.

Il faut croire que cette antique coutume d'élever une montagne à la mémoire des héros répond à un besoin instinctif des cœurs : sans qu'un mot d'ordre ait été lancé, au cours des funérailles même du Maréchal, de toutes les provinces de la Pologne son peuple apporta pieusement à Cracovie des poignées de la terre polonaise. Ainsi le tumulus commence-t-il à s'élever avec cette glèbe que les générations ont cultivée, d'où elles ont tiré le pain de leur vie, qu'elles ont si souvent abreuvée de leur sang dans les luttes pour leur liberté et pour le salut de l'Europe et à laquelle, enfin, elles ont mêlé leurs os.

N'est-ce pas une idée sublime que d'élever un monument au grand patriote avec la terre sacrée de la patrie ?

Voici s'amonceler, urne après urne, la terre de Zulow, où Pilsudski est né, celle de Wilno, où son amour de la patrie s'est fortifié dans les persécutions, celle des Carpathes, d'où ses Légions se sont élancées, celle de Kielce, délivrée par lui du joug russe...

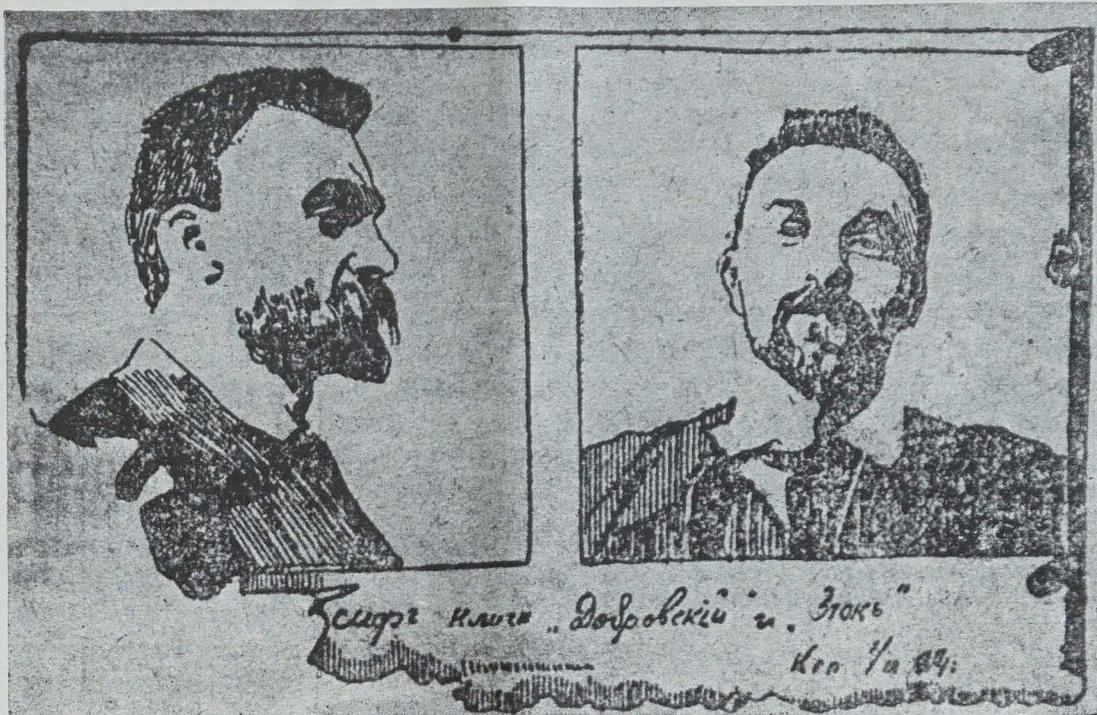
Nos amis polonais nous font le grand honneur de nous admettre à édifier, nous aussi, ce tumulus.

Pour célébrer le plus grand des Polonais, la terre de France va se mêler à la terre de la Pologne : celle de nos sacrifices, prise à Verdun ; celle de l'Artois, trempée du sang des volontaires polonais morts pour nous ; celle de Champagne, où s'est dressée l'armée bleu-horizon de la Pologne renaissante ; celle des mines du Nord, restaurées, rendues prospères par les mineurs polonais ; celle des environs de Toulouse, revivifiée par les immigrants de Pologne ; celle des cimetières français où reposent les proscrits, une poignée prise sur la tombe de Bronislav, frère du Maréchal...

Les deux nations, Pologne et France, si étroitement mêlées par le destin et par le cœur, s'uniront encore dans cet acte de piété.

Cet été, une délégation des « Amis de la Pologne » partira en pèlerinage à Cracovie, pour saluer au Wawel le chef disparu et remettre à nos amis Polonais les sachets contenant la terre de France.

Nous voulons aussi prendre part aux frais d'érection du tumulus. Déjà, avec la plus généreuse spontanéité, nous sont parvenus des dons !



DOCUMENT DE LA POLICE RUSSE

L'Épopée de Joseph Pilsudski



L'extraordinaire figure de Pilsudski, toute en contrastes, échappe encore à beaucoup de Français. Les uns ne voyaient en lui que le socialiste, oubliant qu'il fut avant tout un patriote : les autres ne veulent voir que le conspirateur, alors que les circonstances et l'expérience en ont fait un chef d'état. Ainsi de suite.

Comme une cime que des flots de brouillard tour à tour voilent et révèlent, cette figure, si complexe, commence seulement à nous apparaître dans son intégrité.

Elle incarne la Pologne de la lutte et de la délivrance, aussi bien que la Pologne de la reconstitution nationale.

Rendons grâce à M. Paul Bartel, qui nous présente « Le Maréchal Pilsudski » (1), dans un ouvrage tout frémissant d'une émotion irrépressible et tout plein de détails inédits, qui nous montre Pilsudski, non comme un portrait officiel, charmé de décorations, ou comme une image d'Epinal, aux couleurs grossières, mais comme un hom-

me. Un homme, il est vrai, hors du commun... Les *Amis de la Pologne* et les lecteurs de cette revue sont évidemment les Français qui ont approché de plus près, par l'étude et la compréhension, de ce personnage de grandeur et de mystère. Pourtant, même à eux, le livre de Paul Bartel sera sur bien des points une révélation et leur donnera, comme le dit, dans sa préface, M. Anatole de Monzie : « le vrai visage, haut en couleur, du Maréchal Pilsudski ».

Plongeons d'abord dans l'enfance du petit *Ziuk*. Le futur socialiste est le rejeton d'une vieille famille princière, qui jouit d'une fortune considérable. Un incendie détruit en quelques heures leurs moulins et leurs usines, leurs fabriques et leurs forêts. Il faut quitter la campagne, s'installer petitement à Wilno, et envoyer les enfants au lycée d'état, lycée russe, bien entendu, puisque nous sommes en 1874. C'est là que va se former, dans une atmosphère étouffante, l'âme du sauveur de la Pologne. L'enseignement se fait en russe. Les enfants surpris à parler polonais sont punis. Ils sont réduits à dissimuler, pour parler entre eux la langue maternelle. « Ces mensonges continuels, dira plus tard Pilsudski, et cet effroi

(1) Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris-VI. 1 vol. 13 fr. 50.

incessant, étaient quelque chose d'atroce. Pendant tout le temps que j'ai passé au lycée, j'ai souffert un véritable martyre. On peut en juger par le fait suivant : même après mes six ans de prison et de Sibérie, je n'avais pas de cauchemars sans qu'un de mes professeurs de Wilno n'y jouât un rôle. »

L'enfant rentre à la maison la rage au cœur, et sa mère, noble et sévère comme une figure antique, lui apprend la patience. Chez lui, il lit passionnément tout ce qui a trait à Rome et à la Grèce, à la Révolution française et à Napoléon.

Le jeune organisateur, que Pilsudski témoignera durant toute sa vie, se réveille des 1884 (il a 17 ans), par la création d'un cercle d'études patriotes : *Le Trait-d'Union*.

C'est une triste adolescence qu'aura eue Pilsudski. Sa mère bien-aimée meurt. Pour continuer ses études, il lui faut se rendre à l'Université de Charkow, où il sentira, tout comme au lycée, « l'humiliation, le sentiment d'un prisonnier, qui peut être écrasé à tout instant comme un ver de terre... »

Il se lie avec les étudiants russes révolutionnaires, mais il ne tarde pas à être excédé « de leurs bavardages diffus, obscurs et confus ». Il passe d'ailleurs pour une mauvaise tête et on le renvoie de l'université.

Rentré à Wilno, il y organise un cercle socialiste. Ses amis et lui achètent une machine à copier et se mettent à éditer un journal pour les ouvriers. Compromis dans un attentat, du reste manqué, contre le Tsar, Pilsudski est déporté pour cinq ans en Sibérie orientale. A l'âge où nos jeunes gens sont tout à leurs rêves d'avenir ou d'amour, il prend le chemin de la lointaine Sibérie, sous l'escorte des Cosaques, avec douze autres déportés. Au cours d'une bagarre, il est assommé d'un coup de crosse et se réveille, ses plaies mal badigeonnées de teinture d'iode, dans une cellule. Il va subir le froid sibérien dans une étable au toit crevé. Il refusera tout secours en argent, même la dizaine de roubles à laquelle il a droit chaque mois, et il gagnera sa vie en donnant des leçons de français, ou en abattant du gibier.

Ces sévères années de solitude, sur une terre ingrate, vont faire de lui un homme mûr. Il a tout le temps de méditer et la conclusion à laquelle il arrivera, il l'aura longuement débattue et pesée dans son esprit, c'est celle-ci ; le socialisme polonais doit être un mouvement des masses populaires pour la libération de la patrie. La lutte des classes — si elle doit se produire, ne viendra qu'ensuite. Telle est la couleur, bien polonaise, du socialisme de Pilsudski, couleur qui n'a pas toujours été comprise chez nous.

Quand il rentre dans le monde civilisé, il peut se plonger dans l'action, mais il retrouve le parti socialiste divisé et tiraillé. Il se décide à terminer ses études de droit, et on peut l'en féliciter, car elles sont indispensables plus tard à l'homme l'Etat. Il étudie avec acharnement les constitutions et le droit naturel.

Ensuite, il est tout à l'action. Il y apporte un esprit dur et réaliste, qui ne se paie pas de mots :



EN SIBÉRIE

« La liberté, dit-il, ne se laisse obtenir, ni par des prières, ni par des marchandages, il faut, pour l'avoir, payer le tribut du sang. » Un tel homme de caractère entier et obstiné, et de vues si nettes, devient tout de suite un étendard. Chaque fois qu'il paraît, les énergies s'échauffent ; elles se dissolvent s'il s'en va.

Pendant dix ans, son activité sera des plus diverses. Il est rédacteur, administrateur et imprimeur du journal clandestin « *Robotnik* » (l'Ouvrier), à Wilno, puis à Lodz. Il arrive à tirer 35 numéros avec 10 grands suppléments, à 1.600 exemplaires, qui ont des centaines de milliers de lecteurs, car on se les passe de main en main. « Sa vie s'écoule au milieu d'embuscades et d'alertes, car il doit combattre, non seulement la police et les gendarmes, mais toute une armée d'espions et de mouchards, armée ténébreuse, composée de la façon la plus hétéroclite.

(A suivre)



L'ACTION DE AMIS DE LA POLOGNE



En l'honneur du Maréchal Pilsudski

Le deuil de la Pologne a retenti douloureusement dans le cœur de ses amis français.

La Secrétaire Générale de notre Association a immédiatement envoyé un télégramme de condoléances à Madame la Maréchale Pilsudska. Des lettres de condoléances ont été envoyées par les Amis de la Pologne à Monsieur Ignace Moscicki, président de la République Polonaise et à Monsieur Beck, ministre des Affaires Etrangères.

Pour les vétérans de 1863

Le bureau des Amis de la Pologne, réuni en séance extraordinaire, a décidé d'envoyer immédiatement à Madame la Maréchale Pilsudska, par l'intermédiaire de l'Ambassade de Pologne, une somme de 5.000 francs, destinée à adoucir les derniers jours des rares survivants de l'Insurrection de 1863, héros vaincus, dont le Maréchal Pilsudski a réalisé le rêve en libérant la Pologne.

Ce don remplacera les fleurs que les Amis de la Pologne n'ont pu envoyer aux funérailles.

Une adresse de félicitations à M. Moscicki

Pour que la France se joigne à la Suisse, à la Tchécoslovaquie, et aux diverses nations qui ont bien voulu célébrer avec la Pologne le jubilé scientifique de M. Ignace Moscicki, illustre chimiste, devenu Président de la République Polonaise, sans abandonner ses beaux travaux, les Amis de la Pologne ont convié leurs collaborateurs à signer des feuilles de vélin, dont l'ensemble sera réuni en un volume relié.

Ce volume promet d'être un monument de l'amitié franco-polonaise.

Des centaines de feuilles sont déjà parvenues au Comité central de tous les coins du pays.

Citons, parmi les feuilles parisiennes :

- L'Académie de Médecine,
- La Faculté des Sciences,
- Le Laboratoire municipal de Chimie,
- La Société de Géologie,
- L'Association générale des Hygiénistes et Techniciens municipaux,
- La Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale,
- La Société de Radiologie,
- La Société pour la Propagation des Langues Etrangères,
- La Société de Géographie Commerciale,
- La Société des Sciences naturelles de S.-et-O.
- Les Agriculteurs de France,
- L'Institut physique du Globe,
- La Faculté de Droit,
- La Société des Gens de Lettres,
- L'Union des Grandes Associations,
- La Ligue des Patriotes,
- Le Génie Civil,
- Comité National de Défense contre la Tuberculose, etc...
- Quantité de membres de l'Académie Française et de l'Institut, d'écrivains, d'artistes, etc...
- Parmi les Associations des anciens combattants :
- La Fédération nationale des Mutilés et victimes de la Guerre,
- L'Institut National des Invalides,
- Les Mutilés des yeux,
- Les plus grands Invalides de guerre,

La Légion française des Croix de guerre, etc...

En province :

Les Universités de Lille, Bordeaux, Montpellier, Aix-en-Provence, Poitiers, Rennes, etc...

Parmi les villes françaises qui se sont particulièrement distinguées, citons, en premier lieu :

Mulhouse, avec ses 24 feuilles, dont chacune est une merveille de calligraphie et d'ornementation. M. Schwander a peint de ravissantes mignatures représentant les monuments de Mulhouse, divers aspects des Mines de potasse, ou bien les insignes et symboles de profession, et Mlle Baumeister, directrice de l'Ecole de dessin, a évoqué des coins du vieux Mulhouse, dans des vignettes de l'effet le plus artistique.

Pour donner une idée de la diversité des signatures, citons, pour Mulhouse seule, une vingtaine de Sociétés patriotiques et militaires, les lycées, les Ecoles Supérieures de Chimie, Industrielles et de Commerce, les Magistrats et le Barreau, le Corps médical, les diverses Sociétés industrielles, les Mines Domaniales, les Mines de Sainte-Thérèse, la Société de Potasse d'Alsace, le Clergé catholique, l'Eglise réformée et la communauté Israélite.

Nous ne saurions assez remercier notre incomparable collaborateur Monsieur Yvon Andrieux.

De Colmar, grâce à Mlle Jeanne Kleindienst, nous sont venues des feuilles enluminées de façon gothique ou moderne, et qui conviennent parfaitement à la vieille ville délicieuse.

Monsieur Fascinet nous a procuré à Verdun de glorieuses feuilles avec les cachets et les signatures de toutes les sociétés d'anciens combattants, et celle de la Municipalité.

Nancy est représentée par son université, l'Académie de Stanislas et la Société des Sciences.

Les feuilles de Cherbourg ont été ornées, sur la gracieuse initiative du Général Verrillon, d'aquarelles représentant les navires polonais, anciens ou contemporains, qui ont passé dans le port.

Les élèves de l'Ecole des Arts Décoratifs à Bourges, sous la direction de M. Neufgermain et sur la demande de Mme Guyot, ont orné les feuilles de compositions d'une simplicité et d'une fraîcheur toute moderne, qui représentent les trésors d'art de la ville et du département.

A Lyon, ont signé les membres de l'Université, de l'Académie, le Cercle des Relations Intellectuelles, les anciens combattants, les chers « Katowicards », les grands industriels Rhône Poulenc, les Sociétés de Textiles Artificiels, Soie Artificielle, Produits Chimiques de Saint-Gobain, etc...

Toulouse, comme d'habitude, grâce au dévouement de M. Cuguillière, est représentée toute entière, avec la Préfecture, la Cour d'Appel, les Sociétés économiques, l'Académie des Jeux floraux, la Société Clémence Isaure, l'Institut Catholique et quantité d'associations.

M. Vantard, président de la Société des Amis de la Maison natale de Pasteur a fait imprimer spécialement pour nous, avec des vues de Dôme et des vignettes artistiques, toute une série de feuilles.

Signalons encore les envois d'Orange par M. Laget, d'Aix-en-Provence par Maître Garcin, de Dijon, Montpellier, Rennes (Mme Dudouit), Nantes, Auxerre, Hazebrouck, Arras, Amiens, Orléans, etc...

Les écoliers ont voulu exprimer aussi leur admiration à l'illustre savant et ils se sont ingéniés en même temps à le distraire et l'égayer en accompagnant leurs signatures de plaisantes et charmantes compositions : le Collège de Commercy avec les photographies du Palais de Stanislas, l'Ecole Normale d'Institutrices de la Roche-sur-Yon avec la Tour Eiffel (à cause des condensateurs Moscicki), le Lycée et

l'E. P. S. de jeunes filles d'Avignon avec des brassées de fleurs.

Les Lycées et E. P. S. du Mans, La Flèche, Château-du-Loir, Mamers, Sillé-le-Guillaume, avec des vues du département ou des compositions artistiques de grand mérite.

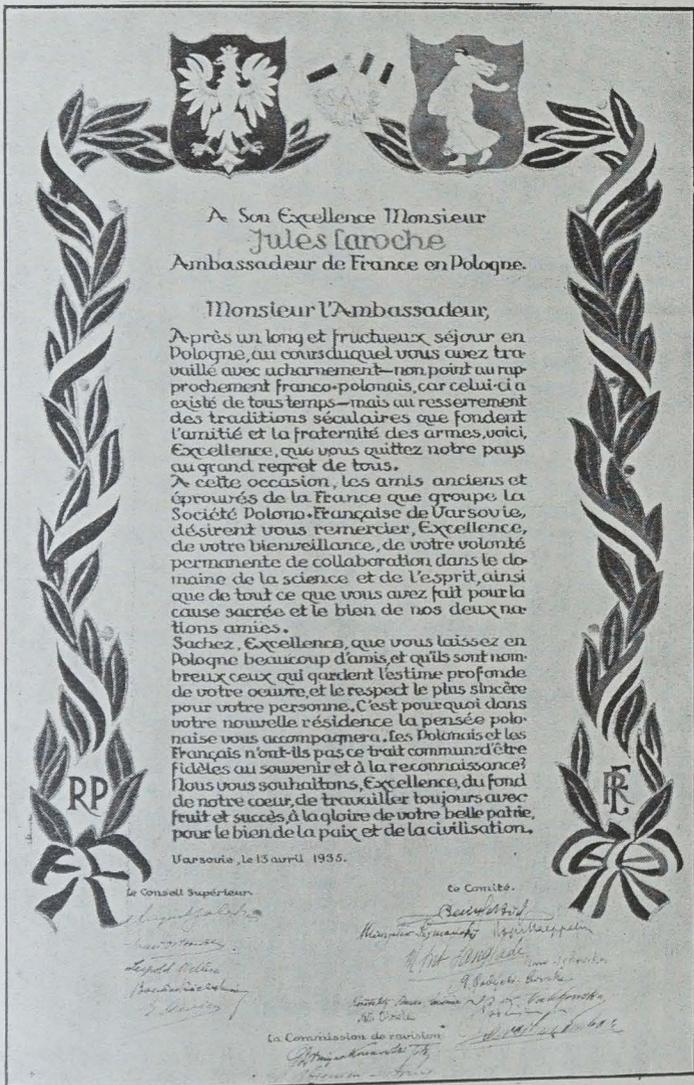
Le Collège Sainte-Barbe avec une vue de sa façade. Citons encore l'E. P. S. d'Angers, etc., etc....

L'Amicale d'Alsace et de Lorraine, par les soins de Mlle Marie-Louise Armbruster, nous a présenté une Cracovienne et un Cracovien entraînés dans la ronde des Alsaciens et des Lorrains.

En feuilletant les listes, nous rencontrons des noms comme : Georges Alande, Jean Perrin, Georges Duhamel, Capitant, docteur honoris causa de l'Université de Varsovie, Olivier Martin, de l'Académie polonaise des sciences et lettres, Joseph Barthélémy, et Auguste Deschamps, membres de l'Institut, George Selle, José Germain, Paul Chack, Général de Pouydraguin, Maurain, directeur de l'Institut...

Mais la place nous manque même pour ne citer que les noms les plus illustres.

C'est toute la France, celle des grands savants, comme des humbles cœurs, des artistes et des lettrés, des anciens combattants et des enfants, qui aura rendu un unanime hommage au savant, dont l'humanité comme la Pologne peuvent être également fières.



A Paris

Pour faire connaître le beau livre de M. Paul Bartel sur le « Maréchal Pilsudski », les Amis de la Pologne ont convié leurs adhérents à venir le feuilleter, pendant les journées du livre, dans une dizaine de librairies (Flammarion, boulevard des Italiens ; Flammarion, rue Rotru ; Van den Berg, boulevard Montparnasse ; Les Amis des Beaux Livres, rue de Rome ; La Librairie des Champs-Élysées, rue François-I^{er} ; Stock, rue Saint-Honoré ; Picard, boulevard St-Germain, Arts et Lettres, rue de Courcelles ; Audé, avenue Mozart, etc...) et ils ont décoré les vitrines avec les effigies du Maréchal.

A Caen

L'Exposition de Tourisme des Amis de la Pologne a été présentée à Caen dans la grande salle de l'École Normale d'Instituteurs, par les soins tout dévoués de Monsieur Lettier, directeur de l'École et d'une charmante polonaise, mariée à un de nos compatriotes, Mme Raymond.

Bien que l'Exposition fut hors de la ville, et qu'elle ne pût être présentée que pendant quelques jours (du 18 au 22 mai), plus d'un millier de visiteurs sont venus l'admirer.

Par les soins de Mme Raymond le sol de ciment avait été recouvert de branches de sapin, donnant ainsi une note très polonaise à l'ensemble ; et de nombreux tapis, coussins, bibelots polonais avaient été prêtés par elle et ses amis.

Le public français s'émerveille de voir la Pologne si belle et si variée, et a maintenant envie de la visiter.

A Marseille

Après avoir entendu M. Gabriel Perrières parler de la Pologne, personne ne devra plus douter des liens indissolubles qui unissent notre pays à la république polonaise.

M. Gabriel Perrières, qui nous était présenté par M. Jacques Leotard, président des « Amis de la Pologne », dans la salle des fêtes de l'école Puget, le 7 avril, a toutes sortes de bonnes raisons de nous l'affirmer.

M. Perrières retrace alors la longue histoire de l'amitié franco-polonaise.

Tant d'amitié sincère, dix siècles d'affection mutuelle, tant de sang versé pour la même cause de la liberté, ne peuvent mourir.

En cas de conflit, affirme M. Gabriel Perrières, la Pologne serait de nouveau notre alliée.

Les traités lient nos deux pays.

La Pologne a pu conclure avec l'Allemagne des accords d'intérêts, elle n'oublie pas la France et lui demeure fidèle.

Les Français doivent croire sans restriction en la Pologne amie.

Des applaudissements ont remercié M. Gabriel Perrières pour sa belle causerie.

Après cette conférence, à laquelle M. Witold Obrebski, consul général de Pologne, avait délégué M. Jean Meysz-towicz, de son consulat, le public assista à un récital de musique polonaise, au cours duquel nous applaudîmes le talent de Mlle Agoub-Blayac, la soliste réputée. — F. M.

Au Comité de relations internationales

Le Comité de Relations Internationales, sous le patronage de la Chambre de Commerce de Marseille, a tenu le 20 mars une importante séance au Palais de la Bourse pour converser sur les rapports franco-polonais, avec le Consul de Pologne, M. Obrebski.

La séance était présidée par M. Emile Rastoin, président honoraire de la Chambre de Commerce.

M. Jacques Léotard, vice-président des Amis de la Pologne a constaté d'abord la nécessité d'éclairer l'opinion sur l'état des relations franco-polonaises. Il a fait ensuite un

ADRESSE DE LA SOCIÉTÉ POLONO-FRANÇAISE
A SON EXC. M. LAROCHE, AMBASSADEUR DE FRANCE

clair exposé documenté de l'évolution récente des relations entre les deux pays, en constatant que la propagande allemande s'emploie à créer la méfiance chez nous.

M. le Consul général Obrebski met ensuite au point la situation :

« La large gamme de commentaires suscités par la signature du pacte polono-allemand peut et doit être écartée par le texte même de ce pacte, dont le paragraphe 5 stipule, sans aucune équivoque, que tous les engagements internationaux de la Pologne antérieurs à la signature du pacte polono-allemand, — donc les traités d'alliance avec la France et la Roumanie, — restent entièrement valables. Il me semble que le texte même du pacte, extrêmement précis, reflète aussi clairement que possible la pensée des dirigeants de la Pologne. M. Joseph Beck, ministre des Affaires Étrangères, le 1^{er} février 1935, a fait à la Commission des Affaires Étrangères de la Diète polonaise un exposé dont voici le passage concernant les relations franco-polonaises : « *Je suis profondément convaincu que l'établissement d'un bon voisinage est une œuvre pacifique très réelle... Les nouveaux accords n'ont jamais enfreint en rien nos engagements antérieurs.* »

D'autre part, M. Miedzinski, chef du bloc gouvernemental au Parlement, ajoute : « Je dois souligner de la façon la plus catégorique que personne n'a jamais escompté chez nous un affaiblissement de la France. Nous souhaitons toujours à la France la plus grande force de succès et de bonheur. » Le *Journal Officiel* mentionne que ces paroles ont été couvertes par les applaudissements unanimes du Parlement.

M. Obrebski souligne aussi que la Pologne est alliée avec la Russie Soviétique par un pacte de non agression, signé le 25 juillet 1932, donc bien avant la France, qui est valable jusqu'en 1945. « La politique polonaise actuelle, conclut-il, n'est ni germanophile ni russophobe. »

Considérant ensuite la situation économique, M. Obrebski exprime son regret de voir que les deux paquebots transatlantiques, commandés par la Pologne à l'Italie, auraient pu être construits en France, mais les milieux français intéressés n'ont pas accepté le paiement en marchandises polonaises, alors que l'Italie s'est empressée d'accepter le paiement en charbon.

Il souhaite que le riz de l'Indochine puisse être dirigé sur le marché polonais, l'Indochine acceptant d'être payée en tissus. Même remarque pour les produits oléagineux de l'Afrique Occidentale Française.

Le commerce entre la Pologne et le Maroc est de plus en plus actif et le solde de leurs échanges a une nette tendance à s'équilibrer.

Des applaudissements unanimes ont remercié M. Obrebski de son excellente communication.

A Montpellier

Notre Exposition d'Art Graphique a été présentée à Montpellier grâce aux bons soins du Cercle Universitaire Franco-Polonais et du Président de la Fédération des Cercles universitaires, M. Lamouroux.

5 gravures ont été vendues.

A Lyon

Ce fut un très beau succès que celui de l'exposition d'art graphique polonais, organisée par le Comité lyonnais des *Amis de la Pologne* du 2 au 12 avril. Visitée, non seulement par les artistes des divers groupements lyonnais, mais encore par un nombreux public et la jeunesse des écoles, elle suscita un vif intérêt par la variété des sujets et des procédés techniques et une sincère admiration par sa haute tenue et la parfaite exécution des œuvres rassemblées. Pour beaucoup de nos concitoyens, cette exposition fut une heureuse révélation ; la presse n'eut qu'une voix pour en reconnaître la valeur exceptionnelle « Honneur aux graveurs polonais ! » écrivit le « *Lyon Républicain* » en tête de son

article du 10 avril, consacré à l'actualité artistique « Varsoviens ou Cracoviens, les graveurs polonais sont toujours étonnants de virtuosité, de puissance et de fantaisie, les revoir est une fête pour les yeux ». La même note admirative se retrouve dans les autres grands régionaux : *Le Salut Public*, *le Nouvelliste*, *le Progrès*. Quel plus bel hommage à l'art graphique polonais que cette unanimité dans l'éloge !

L'exposition eut un cadre digne d'elle, grâce à la ténacité de notre vice-président M. le professeur Patouillet qui multiplia inlassablement les démarches à cet effet, et obtint enfin deux salles au Palais municipal des Expositions, mais pour une durée de 12 jours seulement, ces salles étant retenues depuis longtemps déjà par des sociétés artistiques locales. L'une d'elles, la plus grande, toute tendue de bleu — nous l'appelions le Salon bleu — était ornée en son milieu d'une gracieuse statue de la Jeunesse, œuvre de M. Prost, Président de la Société lyonnaise des Beaux Arts, aimablement prêté par son auteur qui nous fut si obligeant dans notre organisation, de plantes vertes offertes par la municipalité, et pourvue de sièges confortables. Elle fut réservée aux artistes varsoviens. La deuxième plus petite, mais de bel aspect aussi et bien éclairée le fut aux artistes cracoviens. M. Burnot, président du Bois gravé, nous aida de sa compétence pour la mise en place des diverses œuvres, gravures sur bois, lithographie, etc...

L'inauguration officielle eut lieu le samedi 2 avril. Elle fut faite par M. le Recteur Lirondelle, Président des *Amis de la Pologne* qui, appelé à Paris, avait retardé son voyage de deux jours pour présenter lui-même les œuvres exposées. Il le fit en termes délicats, soulignant finement le caractère et l'intérêt de ces gravures « où se révèlent à la fois l'âme et l'art de la Pologne » et formulant le vœu que cette exposition fut un nouveau témoignage de l'amitié franco-polonaise. En termes chaleureux M. le Consul de Pologne Czosnowski remercia l'orateur et félicita les organisateurs. Il conclut en exprimant l'espoir que de telles initiatives fortifient les liens spirituels entre Français et Polonais.

Etaient présents : M. Bollaert, préfet du Rhône ; M. Lerondier, adjoint représentant M. le maire de Lyon ; M. le colonel Charron, représentant le général gouverneur, les doyens des Facultés des lettres, des sciences, de droit, le conservateur des Musées de Lyon, les représentants de la Société lyonnaise des Beaux-Arts, et de celle du Bois gravé, de nombreuses personnalités artistiques et littéraires, les membres de la colonie polonaise, les Amis de la Pologne, etc., etc...

Le succès commercial n'a pas manqué non plus à notre exposition puisque bon nombre des gravures ont trouvé acquéreurs. Certaines ont été vendues plusieurs fois ; l'une d'elles « *Matr Dolorosa* » de Wiktorja Gorynska restera au Musée de Lyon. Les Lyonnais, amateurs de belles choses, ont montré une fois de plus que l'art véritable est toujours en honneur parmi eux, même en temps de crise.

M. BARRETT-SPALIKOWSKA.

Vacances

Les *Amis de la Pologne* ont eu le plaisir d'inviter à Paris, pour 10 jours leur jeune ami, Joseph Madanowski, de Lowicz, boursier au Lycée de Nancy, et qui, après un an et demi seulement passé en France, venait d'être premier en philosophie.

A ce brillant élève, le Collège Sainte-Barbe a offert son hospitalité pour les vacances de Pâques.

Divers

Les *Amis de la Pologne* ont été heureux de prêter leur concours à la Société Maternelle La Pouponnière, qui organisait au bénéfice de ses œuvres, où sont soignés entr'autres 1.800 enfants polonais, un beau gala polonais, à l'Opéra-Comique, le 8 avril.

La presse a été unanime à saluer les ballets polonais de Félix Parnell, splendides d'entrain et de gaieté.

*
**

M. Louis Régamey a représenté les *Amis de la Pologne*, le 16 juin, à Neuville-St-Vaast, au cours des cérémonies qui se sont déroulées devant le monument des Volontaires Polonais, tombés pour la France au Champ d'honneur à la bataille de l'Artois.

*
**

Le Cercle des Artistes de la Ville de Léopol (Lwow), au cours de son assemblée générale du 30 avril, a nommé Mme Rosa Bailly membre d'honneur du Cercle, pour les services qu'elle a rendu aux graveurs polonais.

Avis

Jeune Polonaise très distinguée, hautes recommandations, désirerait être admise au pair dans bonne famille parisienne à partir d'octobre pour continuer ses études à la Sorbonne. Ecrire aux A. P.

Un jeune et sympathique instituteur français désirerait passer les vacances au pair dans une famille polonaise, de préférence à Varsovie. Ecrire à M. Hilaire, instituteur à Loudes (Hte-Loire).

Bibliothèques

Nous avons eu le plaisir d'envoyer au début de Mai 2 colis contenant ensemble 44 volumes à la Société Polono-française de Varsovie, qui les répartira entre sa propre bibliothèque et celles des sociétés d'Amis de la France en Pologne.

N'oubliez pas, chers lecteurs, que vous avez aussi à nous envoyer un ou plusieurs ouvrages pour ces bibliothèques, afin de mieux faire connaître notre France en Pologne.

*
**

La Carte de Membre des Amis de la Pologne est envoyée contre 0 fr. 75 en timbres-poste.

*
**

Vient de paraître : INTERMEZZO, par HÉLÈNE KRYZANOWSKA, chez Hamellé, 22, boulevard Malesherbes.

*
**

Le pèlerinage annuel à Montmorency, sur les tombes des exilés polonais, a eu lieu le 2 juin. Au nom des Amis de la Pologne, Mme Rosa Bailly a déposé une gerbe de fleurs sur la tombe de Bronislas Pilsudski, frère du Maréchal, mort à Paris en 1918.

La Presse amie

Les Amis de la Pologne n'ont pas songé à fêter le 15^e anniversaire de leur Revue, bien qu'ils puissent être assez fiers de la continuité de leur action. Mais ce sont leurs amis polonais qui se sont chargés de la célébration de cet anniversaire par des articles dans les différents journaux.

Remercions tout particulièrement le *Narodowiec*, journal de l'émigration polonaise, qui paraît à Lens, et qui nous a consacré 2 colonnes d'éloges ; « *Le Courrier de Poznan* » n'en dit pas moins, et son long article a été reproduit par « *Polonia* » de Katowice, par « *Tempo Dnia* » et divers autres périodiques polonais.

Merci à tous !

— La chronique de la Société des Gens de Lettres a reproduit notre article sur le dictionnaire général polonais-français de Bernard Hamel.

— Notre article sur Jules Verne a suscité les commentaires d'une quantité de journaux français, polonais et même belges, au grand scandale de la famille du romancier...

— Relevons dans le Bulletin Paroissial de Saint-Sulpice un bel article de Pierre Duménil sur la vie religieuse en Pologne, illustré avec les documents des A. P.

— Le Bulletin des Amis de la Maison Natale de Pasteur remercie les Amis de la Pologne de leur avoir procuré des correspondants polonais et d'avoir provoqué dans diverses écoles de Pologne des causeries sur Pasteur.

— Nous ne saurions assez remercier les organes des Anciens Combattants, notamment le « Flambeau » d'avoir inséré notre rectification au sujet de l'ouvrage de M. Studnicki, auquel « Le Temps » a fait une si étrange fortune.

*
**

Première Liste de Souscription pour le Tumulus du Maréchal Pilsudski

Mme Richard Knosch (Paris)	2	»
Mme Rosa Bailly	50	»
D ^r Vincent du Laurier	50	»
Chanoine Even	20	50
Abbé Robin (Nantes)	20	»
M. et Mme Marquigny (Paris)	50	»
Mlle Kleindienst (Colmar)	20	»
Mlle Sotteau (Lyon)	10	»
Mme Ponsot	10	»
M. Betton (Paris)	10	»
Mme Joze Dobrski	20	»
M. et Mme Simon	1	»
Société Parra-Mantois (Le Vésinet)	20	»
Abbé Braun (Strasbourg)	20	»
M. Schoëll (Epernon)	10	»
M. Leau (St-Germain-en-Laye)	10	»
M. Stéfanski (Cholet)	5	»
M. Skoczynski (Nantes)	25	»
M. Clément (Gap)	10	»
Les A. P. de Soissons par M. Henry	100	»
M. Henry Lévy (Strasbourg)	100	»
Les A. P. d'Albi par M. Jarrige	100	»
M. Wedrychowski (Orléans)	10	»
Anonyme	50	»
M. et Mme Régamey	1	»
M. et Mme Strowski	1	»
Mlle Demerlé	2	»
M. Bongard	12	»
Quelques membres du C. A. F.	1	75
Mlle Roux	2	»
M. de la Ménardière (Brest)	50	»
Milles Wysocka (Bayonne)	8	»
Mlle Dubost (Orléans)	10	»
M. Suire (La Rochelle)	5	»
Comité de Cherbourg, par le général Verillon	50	»
M. Marcellier	5	»
E. P. S. de garçons de Poitiers, classe 2 ^e A	14	»
E. P. S. de garçons de Poitiers, classe 3 ^e	12	75
E. P. S. de garçons de Poitiers, M. Prosper Changeur	10	25
Sté Franco-Belge de Matériel de Chemins de fer	20	»
Mlle Yveline Leroy-Piedzicka (Paris)	10	»
Mme Piedzicka	30	»
Mme Anderson	10	»
Ecole normale d'instituteurs de Caen	20	»
E. P. S. de jeunes filles d'Angers, par Mlle Held	100	»
M. Lécuyer (Maintenon)	5	»
M. Jezewski	5	»
M. K...	5	»
Mme du Laurens (Chennevières-sur-Marne)	5	»
M. Mathieu (Carmaux)	5	»
M. le Brignoncn (Rouen)	20	»

Total 1.143 25
(A suivre).

Le Gérant : E. CARCENAC

Rodez, Imp. P. CARRERE. (Maison fondée en 1624.)

